

Université de Montréal

Les différences sexuelles en délinquance :
une analyse du milieu familial.

par
Annie Bélanger

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise ès Sciences (M.Sc.)
en criminologie

Août 2004

© Annie Bélanger, 2004



AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les différences sexuelles en délinquance :
une analyse du milieu familial.

présenté par :
Annie Bélanger

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Maurice Cusson
.....
président-rapporteur

Nadine Lanctôt
.....
directrice de recherche

Sylvana Côté
.....
Membre du jury

Mémoire accepté le : 13-12-04

Sommaire

Ce mémoire s'intéresse à l'influence de la famille sur les comportements violents selon le sexe. Trois questions sont abordées : l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe?, la nature et la force d'association de ces facteurs aux comportements violents varient-elles selon le sexe?, et quels sont les facteurs qui expliquent le mieux les comportements violents des filles et des garçons? Un échantillon d'adolescents ($n = 506$) et d'adolescentes ($n = 150$) judiciairisés et un échantillon d'écoliers ($n = 204$) et d'écolières ($n = 198$) de Montréal sont utilisés. Les analyses révèlent que les adolescentes judiciairisées affichent un profil familial plus problématique que celui de leurs confrères, bien qu'elles soient un peu plus supervisées. Quant aux écoliers et aux écolières, leur milieu familial est très semblable. Les principales analyses indiquent que la supervision des garçons et des filles, quel que soit l'échantillon, est une bonne protection contre les comportements violents. Par contre, de faibles liens ont plus d'importance pour la délinquance des garçons quel que soit l'échantillon, et la déviance parentale affecte un peu plus celle des filles judiciairisées. Les analyses d'interaction et les régressions montrent que les dimensions les plus proximales ont le même impact, quel que soit le sexe et l'échantillon. Ainsi, les mêmes concepts proximaux peuvent être utilisés pour expliquer les comportements violents des filles et des garçons, mais il faut continuer la recherche sur les concepts plus distants. Les interventions devraient porter sur l'amélioration des pratiques disciplinaires et des liens.

Mots-clés : famille, comportements violents, différences sexuelles, jeunes judiciairisés, facteurs de risque, régressions.

Abstract

The present Master's thesis deals with persistent and unanswered questions concerning the influence of the family on violent behaviors and on the gender gap. Three questions are investigated: does the exposition to family risk factors vary as a function of gender?, do the nature and the strength of association between those factors and violent behaviors vary across gender?, and which factors best explain males and females violent behaviors. A sample of Montreal adjudicated adolescent males ($n = 506$) and females ($n = 150$) as well as a school-based sample of males ($n = 204$) and females ($n = 198$) were used. Analyses show that adjudicated females, even if they are more supervised, present a more problematic familial situation as compared to male counterparts. For the students, the familial situation is very similar. Multivariate analyses confirm that supervision of males and females is a great protection against violent behaviors, in both samples. Nevertheless, family ties seem to have a greater importance for boys' violence in both sample and parental deviancy seem to be more relevant for adjudicated girls' violence. The interaction analyses and the regression show that proximal concepts have the same impact for boys and girls in both sample. The same proximal concepts should be used to explain violent behaviors of males and females, but research should investigate more seriously distal concepts. Such results suggest that interventions and prevention should center on improving disciplinary practices and establishment of strong family ties.

Key words: family, violent behaviors, gender gap, adjudicated youths, risk factors, regression.

Table des Matières

Sommaire	p.iii
Abstract	p.iv
Table des matières	p.v
Liste des tableaux	p.vii
Dédicace	p.viii
Remerciements	p.ix
Avant-propos	p.xi
 1. Chapitre d'introduction	 p.1
1.1. Introduction	p.2
1.2. Recension	p.3
1.3. Problématique	p.18
1.4. Méthodologie	p.22
 2. Article : La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence :	
Existe-t-il des différences sexuelles?	p.24
Déclaration des coauteurs	p.25
2.1. Résumé	p.26
2.2. Abstract	p.27
2.3. Introduction	p.28
2.4. L'influence de la famille est-elle différente	
selon le sexe de l'adolescent?	p.28
2.4.1. <i>La structure</i>	p.29
2.4.2. <i>La déviance des parents</i>	p.29
2.4.3. <i>Les liens</i>	p.30
2.4.4. Les pratiques disciplinaires.	p.31
2.5. Vers une vision plus cohérente des facteurs de	
risque familiaux	p.31
2.6. Problématique	p.33
2.7. Méthodologie	p.34

2.7.1. <i>Les échantillons</i>	p.34
2.7.2. <i>Les mesures</i>	p.35
2.7.3. <i>La stratégie d'analyse</i>	p.37
2.8. Résultats	p.37
2.8.1. <i>L'exposition aux facteurs de risque diffère-t-elle selon le sexe?</i>	p.37
2.8.2. <i>La nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe?</i>	p.39
2.8.3. <i>Existe-t-il un agencement spécifique à chaque sexe entre les facteurs de risque familiaux et les comportements violents?</i>	p.44
2.9. Conclusion	p.46
2.10. Références	p.51
3. Chapitre de conclusion	p.55
3.1. Conclusion	p.56
3.2. Les limites	p.58
3.3. Les implications.	p.59
4. Listes des références	p.64
4.1. Références	p.65

Liste des tableaux

Tableau 2.1. Différences sexuelles dans l'exposition aux facteurs de risque familiaux	p.38
Tableau 2.2. Force d'association entre les facteurs de risque familiaux et les comportements violents.	p.40
Tableau 2.3. Résultats des différences entre les corrélations au test Z de Fisher	p.42
Tableau 2.4. Termes d'interaction entre les facteurs de risques familiaux et le sexe.	p.43
Tableau 2.5. Matrice de régressions multiples	p.44

«(...) Pis les enfants c'est pas vraiment vraiment méchant,
Ça peut mal faire ou faire mal de temps en temps,
Ça peut cracher, ça peut mentir, ça peut voler,
Au fond, ça peut faire tout c'qu'on leur apprend (...)».

Paul Piché, *L'escalier*.

Remerciements

Je profite de l'occasion qui m'est offerte pour remercier toutes les personnes qui m'ont accompagné au cours de ce projet. Je tiens à souligner plus particulièrement le soutien de certaines d'entre elles.

Tout d'abord, je tiens, de tout cœur, à remercier ma directrice, Nading Lancôt. Merci pour ton souci du détail, ta confiance et les opportunités de travail. Ce mémoire n'aurait pu être possible sans ton implication constante et ta disponibilité. Au-delà des « apprentissages académiques », travailler avec toi est une grande source de motivation, d'inspiration et de plaisir.

Je ne peux passer sous silence le soutien, l'écoute et les encouragements de ma mère, Gabrielle, mon père, Normand, et ma sœur, Jacinthe. Vous avez toute ma reconnaissance pour m'avoir permis d'aller au bout de mes rêves.

Évidemment, vers toi Hugo, vont toutes mes pensées. Je sais, tu vas trouver mes remerciements farfelus; puisque pour toi, agir autrement n'aurait pas de sens... Laisse-moi tout de même souligner ta présence rassurante, ton soutien constant et ta compréhension sans borne. Tu es le calme au milieu de ma tempête!

Un grand merci à mes collègues, Élisabeth et Mélanie qui, au fil des jours et des épreuves, sont devenues des amies sincères sur qui je peux compter. Spécialement pour toi Mélanie, un grand merci pour ton amitié, ta désinvolture et ta complicité. Nos fous rires, comme nos discussions criminologiques, me sont indispensables!

Il m'est cher de remercier mes amis, criminologues ou non, pour leurs encouragements et leur écoute. Merci de refaire le monde avec moi autour d'un (ou 2...) verre(s)! Spécialement : Marie-Claire, Karine, Annie, Mathieu, Julien. Vous soulagez mes remises en questions et vous stimulez mes réflexions!

En terminant, je tiens à souligner le support financier du Centre International de Criminologie Comparée (CICC) et du fond de recherche Berthelet Aubin, lesquels m'ont octroyé des bourses de rédactions. Cette recherche a également été supportée par le Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS), le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et les Fonds pour la formation des chercheurs et l'action concertée du Québec (FCAR).

Avant-propos

Ce mémoire de maîtrise est présenté sous forme d'article afin de s'adapter aux besoins de la recherche. En effet, selon les études consultées, il apparaît important de s'intéresser au rôle de la famille dans la participation aux comportements délinquants chez les adolescents et les adolescentes. D'une part, la famille est un agent social important dans la vie des adolescents et des adolescentes et, d'autre part, son influence sur leurs comportements a été démontrée. Néanmoins, plusieurs auteurs soulèvent le manque d'études criminologiques sur les différences sexuelles en délinquance et leurs relations avec le milieu familial. Sans compter que celles qui s'y prêtent arrivent à des conclusions divergentes.

L'article s'intitule : La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence : Existe-t-il des différences sexuelles?. Il répond au besoin empirique de mieux comprendre l'influence de la famille selon le sexe de l'adolescent. Cet article distingue l'exposition aux facteurs de risque familiaux selon le sexe de l'effet de cette exposition sur les comportements violents. De plus, il fait ressortir les facteurs de risque familiaux qui explique le mieux les comportements violents. Ces questionnements sont portés sur deux échantillons différents, soit l'un d'adolescents et d'adolescentes judiciairisés et un autre d'écoliers et d'écolières. Cet article a été écrit avec la collaboration de Nadine Lanctôt et il a été soumis à la revue *Criminologie*. Cet article est précédé d'un chapitre d'introduction et suivi d'un chapitre de conclusion.

1. Chapitre d'introduction

1.1. Introduction

La famille et son influence sur la délinquance.

Lorsque nous tentons d'expliquer la délinquance, dans la littérature, tout comme dans l'imaginaire populaire, le milieu familial est souvent pointé du doigt. Pour certains, la famille est une source d'apprentissage des comportements délinquants et, pour d'autres, elle représente un environnement stressant susceptible d'engendrer la délinquance. Cependant, elle peut aussi être un facteur de protection contre la délinquance en favorisant la régulation des conduites. Évidemment, la famille ne peut à elle seule expliquer l'engagement des adolescents et des adolescentes dans la délinquance, mais elle doit être considérée comme un élément explicatif important.

Bien que l'adolescence soit caractérisée par une dissociation et une émancipation de l'adolescent envers sa famille, il n'en demeure pas moins que l'environnement familial a beaucoup d'influence sur lui (Cloutier, 1996; Cusson, 1998). D'ailleurs, selon Gottfredson et Hirschi (1990), l'environnement familial est responsable du développement du faible contrôle de soi, lequel peut générer des conduites déviantes. Certains avancent que la famille explique, à elle seule, environ 20 % de la délinquance (Smith et Stern, 1997). Il reste pertinent d'étudier les relations entre la famille et la délinquance, d'une part, parce que la famille est le premier agent de socialisation et, d'autre part, parce que la façon dont elle exerce son rôle a des impacts sur le développement des futures relations qu'entretiendra l'adolescent (Cloutier, 1996). Cette sphère de vie des adolescents est étudiée depuis longtemps dans diverses disciplines. Cependant, Farrington (2002) ainsi que Cernkovich et Giordano (1987) sont d'avis que trop peu d'études en criminologie s'intéressent à l'influence de la famille. Ces auteurs s'entendent sur le fait que la famille est le premier agent social et qu'elle mérite plus d'attention de la part des criminologues qui la délaissent au profit des conditions structurelles, des pairs ou de l'école.

Récemment de nouveaux questionnements ont émergé. Entre autres, Farrington (2002) relève, dans une recension sur le sujet, qu'il est probable que les facteurs familiaux associés à la délinquance aient des effets différents selon le sexe. Il est intéressant de constater que ce questionnement au sujet des différences sexuelles et des facteurs de risque familiaux est soulevé dans deux études, l'une en Angleterre et l'autre en Nouvelle-Zélande, pratiquement au même moment. Toutefois, ces deux études arrivent à des résultats divergents. Farrington et Painter (2002) obtiennent que les : « [family] risk factors predicted offending by sisters more strongly than offending by brothers » (p.6). Ainsi, selon ces résultats, la délinquance des filles semble plus affectée par les facteurs de risque familiaux que celle des garçons. Parallèlement, Moffitt, Caspi, Rutter et Silva (2001) poursuivent un objectif similaire, mais arrivent à des résultats contrastants. Ils concluent que la plupart des facteurs de risque familiaux prédisent mieux les comportements délinquants des garçons que ceux des filles. Cette étude, à l'inverse de la première, attribue à la délinquance des garçons une plus grande vulnérabilité face aux facteurs de risque familiaux. Pour tout dire, les résultats de ces deux études soulèvent une polémique qui remet en question l'influence différentielle de la famille sur la délinquance selon le sexe. Ce débat stimule la réflexion et est à l'origine de cette présente étude.

1.2. Recension

L'influence de la famille est-elle différente selon le sexe de l'adolescent?

Les dimensions de la famille qui seront abordées dans cette étude sont sa structure, la déviance des parents, les conditions familiales adverses, les liens et les pratiques parentales. Plusieurs auteurs constatent l'importance d'inclure toutes ces dimensions pour bien cerner l'influence de la famille sur la délinquance (Farrington, 2002; Le Blanc, 1992a; Le Blanc et Bouthiller, 2001)

La structure

Les facteurs liés à la structure de la famille ont attiré l'attention des premières recherches sur le domaine. Il est fréquent de retrouver des variables comme le

statut socio-économique, l'âge de la mère à la première grossesse, le nombre de déménagements et la relation de couple (uni ou séparé), dans l'étude de la structure de la famille.

Certains auteurs se sont intéressés à l'influence de la structure de la famille selon le sexe. Le *power-control theory* vise spécifiquement à expliquer les différences sexuelles dans la délinquance par la structure de la famille (Hagan, Gillis et Simpson, 1985; Hagan, 1989). Cette théorie associe la délinquance au pouvoir qui provient de l'occupation professionnelle des parents. Elle propose que les conditions de pouvoir et de contrôle dans les familles patriarcales expliquent les différences sexuelles dans la participation aux conduites délinquantes. Selon cette théorie, dans les familles patriarcales, il s'opère une division des sexes où les pères ont un plus grand pouvoir que les mères. La structure dite traditionnelle de ces familles ferait en sorte que les filles sont plus surveillées, et donc moins délinquantes, que les garçons. À l'inverse, l'écart entre la délinquance des filles et des garçons serait moindre lorsque la famille serait de type égalitaire. Au sein des familles égalitaires, les filles seraient plus encouragées à prendre des risques et elles seraient soumises à une supervision parentale moins contraignante. Cette théorie demeure néanmoins l'objet de nombreuses critiques, à la fois au plan conceptuel et au plan empirique (Heimer, 1996; Lanctôt et Le Blanc, 2002; Leiber et Wacker, 1997). En effet, les résultats sont peu convaincants (Hagan et al., 1985) et difficiles à répliquer (Lanctôt et Le Blanc, 2002). D'autres problèmes d'ordre conceptuel et opérationnel sont également soulevés (Lanctôt et Le Blanc, 2002; Leiber et Wacker, 1997). Par exemple, Leiber et Wacker (1997) critiquent l'opérationnalisation du concept « famille égalitaire » attribué aux familles monoparentales dirigées par une mère. Hagan et al. (1985) attribuent à ce type de famille un statut égalitaire puisqu'il n'y a pas d'ambivalence face au pouvoir, la mère étant la seule figure d'autorité au sein de la famille. Leiber et Wacker (1997) croient tout de même que le concept de pouvoir s'en trouve affaibli. Il revient à dire que cette théorie du *power-control* tente une intéressante explication des différences sexuelles dans la délinquance, mais laisse plusieurs interrogations en suspens.

Par ailleurs, les adolescents et les adolescentes en difficulté sont reconnus pour provenir de familles affrontant plus d'obstacles que la majorité des familles (Fréchette et Le Blanc, 1987). Rosenbaum (1989), dans une recherche auprès de 159 femmes ayant eu des démêlés avec la justice à l'adolescence, indique que seulement 7 % d'entre elles vivaient dans une famille intacte à l'adolescence. Du côté des garçons, Farrington (1998) observe aussi que ceux qui commettent des délits proviennent souvent de familles éclatées.

Malgré la forte exposition des adolescents et les adolescentes en difficulté aux facteurs de risque reliés à la structure de la famille, un certain consensus règne au sujet de l'importance relativement faible que ces facteurs structurels exercent sur la délinquance. Par exemple, Johnson (1986) affirme que la qualité de la relation entre les parents et l'enfant importe plus que le fait de vivre dans une famille intacte. Il ressort dorénavant que la structure de la famille est moins liée à la délinquance qu'il fût longtemps cru et qu'il apparaît plus sage de considérer cet élément dans un ensemble plus vaste qui inclut la sphère des pratiques parentales (Fréchette et Le Blanc, 1987). En fait, la structure familiale a plutôt un effet indirect sur la délinquance et d'autres variables, particulièrement les pratiques parentales et les liens, peuvent modérer son effet (Johnson, 1986; Le Blanc, 1992a; Larzelere et Patterson, 1990; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Sokol-Katz, Dunham, et Zimmerman, 1997). Néanmoins, considérant toutes les modifications que la structure familiale a subies depuis quelques années, il apparaît judicieux de considérer les variables dites structurelles (Fréchette et Le Blanc, 1987; Le Blanc, 1999). Il ne suffit de penser qu'aux nombreux divorces depuis une trentaine d'années.

Johnson (1986) ajoute que l'influence faible et indirecte des facteurs structurels sur la délinquance s'observe autant pour les garçons que pour les filles, surtout dans le cas de délits sérieux. Ainsi, la séparation des parents contribue peu à l'implication des filles et des garçons, dans des activités délinquantes. Cependant, tous n'arrivent pas aux mêmes résultats.

L'étude de Johnson, Su, Gerstein, Shin et Hoffman (1995) parvient à établir que les facteurs familiaux reliés à la structure de la famille prédisent plus fortement la délinquance des garçons que celle des filles. En effet, ne pas habiter avec ses parents biologiques ou habiter avec le conjoint d'un de ses parents affecte la délinquance des garçons plus que celle de leurs consœurs. À l'opposé, Farrington et Painter (2002) avancent que les facteurs socio-économiques contribuent davantage à la délinquance des filles qu'à celle des garçons. Les résultats récents obtenus par Moffitt et al. (2001) ajoutent à la confusion. Ces derniers trouvent que plusieurs éléments de la structure familiale influencent de façon semblable la délinquance des garçons et celle des filles. Ces éléments réfèrent notamment au faible statut socio-économique, au jeune âge de la mère et à la prise en charge de la famille par une mère monoparentale. Toutefois, certaines caractéristiques, comme une haute mobilité résidentielle, semblent générer plus de problèmes de comportement chez les garçons. Par contre, comme le soulignent les auteurs, ces différences selon le sexe sont statistiquement faibles. Somme toute, ces trois études arrivent à trois conclusions différentes.

Free (1991), dans sa recension d'articles et de livres rédigés en anglais entre 1972 et 1990, arrive aux mêmes contradictions que celles soulevées par ces trois études. Il les explique par le fait que les études ne comparent pas leurs résultats selon la nature des activités délinquantes. Il spécifie que vivre dans une famille brisée (par une mort, un divorce ou une incarcération) est relié aux délits statutaires, mais peu ou pas du tout aux délits sérieux. Aussi, lorsque les statistiques officielles provenant des instances judiciaires sont analysées, les filles sont plus affectées que les garçons par l'expérience d'une famille brisée. Par contre, les sondages de délinquance auto-révélée en viennent à des résultats contraires : l'influence étant cette fois plus forte pour les garçons. En d'autres mots, l'étude de Free (1991) expose que les résultats varient selon les méthodes et les mesures utilisées.

Bref, il faut admettre que très peu de recherches empiriques comparent les garçons et les filles quant à l'influence de la structure familiale. Pour celles qui s'y prêtent, les résultats sont discordants.

La déviance des parents

Il est reconnu que les comportements déviants des parents influencent ceux des adolescents et des adolescentes (Cusson, 1998; Farrington, 1998; Farrington, Jolliffe, Loeber, Stouthamer-Lober et Kalb, 2001; Farrington, 2002; Le Blanc, McDuff et Kaspy, 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Stouthamer-Loeber et Loeber, 1988). Selon certains, ces comportements déviants seraient appris par les adolescents. L'apprentissage social, tel qu'abordé par Akers (2003), réfère à la théorie de l'association différentielle de Sutherland. Cette théorie stipule que le comportement délinquant est appris par les échanges relationnels où des techniques et des attitudes favorisent la commission de délits. Akers conserve le caractère interactionnel de cette théorie et ajoute que les comportements déviants s'apprennent par trois processus, soit par imitation, par définition ou par renforcement différentiel. Autrement dit, l'acte déviant est posé en fonction des observations, des interprétations et des récompenses ou punitions qui sont liés à ce comportement (Le Blanc, Dionne, Proulx, Grégoire et Trudeau-Le Blanc, 1998a).

Les adolescents et les adolescentes délinquants évoluent souvent dans des familles au sein desquelles la déviance parentale est présente. Rosenbaum (1989) rapporte que, dans son échantillon, 76 % des femmes qui ont eu des démêlés avec la justice à l'adolescence avaient au moins un membre de leur famille qui avait un dossier criminel à l'époque, contre 24 % qui n'en avaient pas. Selon cette étude, il est même fréquent que plusieurs membres de la famille immédiate de l'adolescente aient des démêlés avec la justice. En ce qui concerne les garçons délinquants, Farrington (1998) souligne qu'ils proviennent souvent de familles où le père a déjà eu une condamnation. La déviance parentale est donc fréquente chez les adolescents et des adolescentes

en difficulté, et il est aisé de croire que son effet sur leur délinquance est important.

En effet, plusieurs auteurs nomment au premier rang la criminalité des parents comme facteur prédictif de la délinquance des garçons (Farrington, 1998; Farrington et al., 2001; Farrington, 2002; Stouthamer-Loeber et Loeber, 1988) ou de leurs problèmes de consommation d'alcool ou de drogue (Johnson et al., 1995). Par exemple, Farrington et al. (2001), dans leur analyse de l'étude longitudinale de Pittsburg, évaluent que 25 % des adolescents qui ont déjà été arrêtés ont un père qui, lui aussi a déjà été arrêté. La proportion d'adolescents arrêtés diminue à 7 % lorsque le père n'a pas d'arrestation. Toujours selon cette étude, l'arrestation d'un oncle, d'une tante, d'un grand-père ou d'une grand-mère prédit aussi l'arrestation de l'adolescent. Par contre, c'est l'arrestation du père qui est le plus fort prédicteur d'arrestation et de délinquance auto-révélee chez les adolescents. Ainsi, pour les garçons, l'effet de la déviance parentale sur la délinquance est bien documenté. Qu'en est-il pour les adolescentes?

Peu de recherches présentent des analyses distinctes pour les garçons et les filles. L'étude de Burton, Evans, Kethineni, Cullen, Dunaway et Payne (1995) montre qu'avoir des membres de sa famille qui ont un dossier criminel affecte à la hausse la commission de délinquance grave seulement pour les garçons et non pas pour les filles. Sachant que les filles commettent moins de délinquance grave que les garçons, obtiendrait-on des résultats semblables avec un indice plus général de déviance? Moffitt et al. (2001), tout comme Farrington et Painter (2002), observent que la criminalité des parents influence les comportements délinquants tout autant pour les garçons que pour les filles. En d'autres mots, la force d'association entre la criminalité des parents et les comportements délinquants est comparable pour les filles et pour les garçons.

Finalement, rappelons que la majorité des études sur la déviance parentale porte sur des échantillons masculins. Elles s'entendent sur l'effet néfaste de la déviance parentale sur la délinquance des garçons. Peu d'études incluent des filles dans leur échantillon. Celles qui se prêtent à l'exercice révèlent que les

filles les plus délinquantes sont très exposées à la déviance parentale. Selon certains, la force de la relation entre la déviance parentale et la délinquance est similaire pour les garçons et les filles, mais pour d'autres la déviance parentale n'influence pas la délinquance des filles. En définitive, l'influence de la déviance parentale sur la délinquance en fonction du sexe mérite d'être mieux définie.

Les conditions familiales adverses

Les comportements délinquants peuvent aussi être perçus comme une réaction à des conditions de vie adverses (Broidy et Agnew, 1997). Les victimisations, les abus ou les conflits font souvent partis des conditions de vie adverses en lien avec la délinquance ou les comportements violents (Brezina, 1999; Broidy et Agnew, 1997). Par leurs intérêts pour les diverses formes d'adversités et les adaptations recherchées pour les contourner, les théories de l'adversité (*Strain theories*) s'appliquent bien pour comprendre l'initiation de la violence (Brezina, 1999). Comme l'expose Brezina (1999), « children respond violently to aversive family interactions because of the function that such behavior serves in terminating or reducing anxious stimuli (or strain) presented by parents or other family members » (p.422). L'évacuation des sentiments provoqués par ces tensions peut mener à poser des actes délinquants (Broidy et Agnew, 1997).

Broidy et Agnew (1997) soutiennent que les adolescentes et les femmes doivent affronter certains événements adverses qui infligent moins le sexe opposé, comme les victimisations sexuelles. À cet effet, plusieurs auteurs rapportent que les filles sont plus victimisées que les garçons et que ces victimisations proviennent principalement du milieu familial (Belknap et Holsinger, 1998; Broidy et Agnew, 1997; Lanctôt, 1999; Odgers et Moretti, 2002). L'écart entre les garçons et les filles est particulièrement marqué pour la victimisation sexuelle parmi les adolescents judiciairisés. À titre d'exemple, les résultats de Lampron (2003) indiquent que 51 % des adolescentes judiciairisées et 6 % des adolescents judiciairisés rapportent avoir été victimisés sexuellement. Des proportions similaires ont été rapportées par Chesney-Lind et Shelden (1998).

Par ailleurs, si l'intérêt est porté sur les abus physiques, les études révèlent que les garçons en sont souvent la cible (Lavoie, Hébert, Tremblay, Vitaro, Vézina et McDuff, 2002; Moffitt et al., 2001, Strauss, 1991). L'étude de Herrera et McCloskey (2001) indique que 32 % des garçons et 27 % des filles de leur échantillon subissent des abus physiques dans la famille. Moffitt et al. (2001), dans leur étude comparative des garçons et des filles, observent que « harsh discipline was the only family risk factor for which we found a mean-level sex difference; boys received harsher discipline than girls » (p.111). Selon cette étude, les garçons sont plus souvent la cible de pratiques disciplinaires inefficaces.

D'un autre côté, les résultats obtenus par Cernkovich et Giordano (1987) montrent que, comparativement aux garçons, les filles vivent plus de conflits avec leurs parents. Les analyses de Le Blanc et Bouthiller (2001) révèlent des résultats similaires. Ces analyses indiquent que les filles sont généralement témoins de plus de conflits familiaux que les garçons. Cependant, dans l'Étude longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ), il ressort que les filles agressives sont issues de familles où les conflits parentaux et la violence familiale se manifestent à des niveaux plus élevés que chez les filles non agressives, mais que leur situation est similaire à celle des garçons agressifs (Pepler et Sdighdeilami, 1998). Ainsi, l'exposition aux conditions familiales adverses, que ce soit les victimisations sexuelles, les abus physiques ou les conflits, diffère selon le sexe et dépendamment des événements dont il est question.

L'exposition à des conditions familiales adverses favorisent la participation aux activités délinquantes. Le cumul des facteurs adverses est particulièrement néfaste. Thornberry, Smith, Rivera, Huizinga et Stouthamer-Loeber (1999) analysent le lien entre les comportements délinquants et le nombre de perturbations vécues dans la famille (divorces, conflits ou déménagements). La délinquance est plus élevée chez ceux qui ont vécu plusieurs perturbations dans la famille. À titre d'exemple, pour les adolescents participant à l'étude de Rochester, 90 % de ceux qui ont expérimenté cinq

perturbations ou plus ont rapporté de la délinquance contre 64 % de ceux qui n'ont expérimenté aucune perturbation. Cette étude réfère à un échantillon mixte composé des participants des études de Denver, Rochester et Pittsburg. Cependant, dans ce cas-ci, les analyses n'ont pas été réalisées séparément pour les garçons et les filles, il est alors impossible de vérifier si l'impact est différent selon le sexe.

D'autres études rapportent que les enfants abusés ou négligés tendent à avoir plus de comportements délinquants à l'adolescence comparativement à ceux qui n'ont pas été exposés à de telles conditions adverses (English, Widom et Brandford, 2001; Farrington, 1998; Haapasalo et Pokela, 1999; Herrera et McCloskey, 2001; Lavoie et al., 2002; Smith et Thornberry, 1995; Strauss, 1991; Widom, 1989). Les conséquences d'une victimisation sont manifestes, peu importe le sexe des enfants. Dans une importante étude longitudinale auprès d'enfants abusés, Widom (1989) trouve qu'avoir subi des abus physiques ou avoir été négligé prédit des arrestations futures pour violence indépendamment du sexe. Plus précisément, l'auteure observe qu'un enfant abusé a 2,2 fois plus de risque d'être arrêté pour une infraction violente qu'un enfant non abusé. D'autres auteurs rapportent des risques d'arrestation à l'adolescence presque cinq fois (ratio = 4,8) plus élevé pour les enfants négligés ou abusés qu'un groupe contrôle (English et al., 2001). Ces études montrent que les abus vécus dans l'enfance augmentent les risques de délinquance. Toutefois, ils ne permettent pas d'affirmer que la nature et la force de l'association entre la victimisation et la délinquance diffèrent selon le sexe.

Les quelques études qui effectuent des analyses distinctes pour les filles et pour les garçons suggèrent toutefois que l'exposition à des conditions familiales adverses propulse davantage les filles que les garçons vers la délinquance. Herrera et McCloskey (2001) affirment que les conditions familiales adverses ne sont pas interprétées de la même façon par les garçons et les filles et qu'elles n'ont pas les mêmes conséquences. Ces auteurs observent que les filles qui ont été abusées physiquement dans leur enfance sont plus arrêtées pour des délits violents à l'adolescence que les garçons qui ont vécu les mêmes sévices. Par

contre, ces délits violents n'étaient pas de même nature. Les délits violents de ces filles se commettent pratiquement tous dans un contexte domestique. Dans la même veine, Cernkovich et Giordano (1987) révèlent que les conflits avec les parents sont plus associés à la délinquance des filles qu'à celle des garçons. Bref, lorsque l'intérêt est porté sur les conditions familiales adverses, il apparaît que plusieurs études ne mènent pas d'analyses distinctes pour les garçons et les filles. Il devient alors difficile de connaître les conditions familiales adverses que vivent les garçons et les filles et l'impact de celles-ci sur leur délinquance. Néanmoins, plusieurs études suggèrent que les filles vivent plus de conditions familiales adverses que les garçons et, que l'effet de celles-ci sur la délinquance tend à être un peu plus élevé chez les filles.

Les liens

Plusieurs auteurs reconnaissent l'apport indéniable des liens familiaux pour comprendre les comportements délinquants (Anderson, Holmes et Ostresh, 1999; Canter, 1982; Cusson, 1998; Lanctôt et Le Blanc, 2002; Le Blanc, 1992a; Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Seydlitz, 1990; Sokol-Katz et al., 1997). Ces études puisent leurs origines dans la théorie de la régulation sociale de Hirschi (1969), laquelle est inspirée des travaux de Durkheim. Hirschi affirme que plus un enfant est attaché à ses parents, moins il risque de commettre des actes délinquants puisqu'il ne veut pas les décevoir. Les résultats de Le Blanc (1992a) dévoilent tout de même que « Quality of family bonding is a central cause of delinquency, but it is not the most proximal barrier to the commission of delinquent acts; bonding is a condition to the acceptance of constraints, but it is not a direct cause of adolescent self-reported delinquency » (p.344). En d'autres mots, les liens familiaux s'affichent comme un concept important pour comprendre la délinquance des adolescents et des adolescentes, mais ils ne sont pas une cause directe de celle-ci. L'attachement permet de faire le pont entre la structure de la famille et les pratiques parentales (Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986).

Les filles sont-elles plus ou moins attachées à leurs parents que ne le sont les garçons? Certaines études confirment l'hypothèse que l'attachement varie selon le sexe (Canter, 1982; Cernkovich et Giordano, 1987; Odgers et Moretti, 2002; Seydlitz, 1990). D'après l'étude de Cernkovich et Giordano (1987), les garçons rapportent plus d'attachement que les filles envers leur famille. Par contre, Anderson et al. (1999) s'intéressent aux diverses variétés d'attachements et affirment qu'il n'y a pas de différence entre les sexes, les deux rapportant un même degré d'attachement.

La nature et la force d'association entre les liens familiaux et les comportements délinquants sont-elles similaires indépendamment du sexe? Selon la recension de Canter (1982), jusqu'au début des années 1980, les quelques études sur la délinquance féminine proposaient que l'influence des liens familiaux était plus importante pour les filles que les garçons. Par contre, les résultats de Canter (1982) révèlent que cette influence a plus d'impact sur la délinquance des garçons que sur celle des filles, notamment dans le cas de délits plus sérieux.

Il est difficile d'estimer la valeur prédictive de l'attachement et de l'investissement familial de façon distincte pour les garçons et les filles, car il existe peu de recherches comparatives. À titre d'exemple, Loeber et Stouthamer-Loeber (1986), dans leur exhaustive recension sur la famille, indiquent que plusieurs études nomment l'investissement familial comme un bon prédicteur de délinquance. Cependant, ces études reposent en majorité sur des échantillons masculins. Néanmoins, les études qui ont vérifié la théorie de la régulation sociale de Hirschi pour les filles montrent qu'elle s'applique tout autant qu'elle s'appliquait aux garçons (Kempf, 1993). Les liens sociaux s'affichent dès lors comme un concept incontournable pour comprendre la délinquance, tant pour les garçons que pour les filles (Lanctôt et Le Blanc, 2002).

Farrington et Painter (2002), dans leur comparaison d'études, rapportent que l'influence des liens familiaux sur la délinquance est similaire pour les garçons

et les filles. Cette recension ne permet pas d'attribuer à un sexe en particulier un effet plus important d'un faible attachement sur la délinquance (sauf dans le cas d'une étude sur huit qui attribue un effet plus important pour les filles). Les analyses de régressions de Anderson et al. (1999), menées séparément pour les garçons et les filles, montrent qu'il existe des différences sexuelles dans l'effet des diverses formes d'attachement. L'attachement aux parents est négativement et fortement associé à la sévérité de la délinquance des garçons lorsque l'attachement aux amis et à l'école sont contrôlés. Par contre, l'attachement aux parents n'est pas associé à la sévérité de la délinquance des filles lorsque l'attachement aux amis et à l'école sont contrôlés. Toutefois, cette étude ne tient compte que de la délinquance sévère et non de la délinquance générale, ce qui représente moins bien les comportements des filles. Par ailleurs, d'autres auteurs attestent que l'attachement aux parents est plus important pour les filles que les garçons, notamment dans le cas de troubles du comportement (Odgers et Moretti, 2002).

Pour résumer, certains auteurs qui mènent des analyses distinctes pour les garçons et les filles obtiennent des résultats qui indiquent que la délinquance des garçons est plus sensible à un faible attachement familial que celle des filles. Cependant, il existe d'autres études qui montrent le contraire. D'autres encore, perçoivent le pouvoir explicatif des liens familiaux de façon semblable chez les garçons et chez les filles. Ces divergences incitent à continuer le travail empirique entamé.

Les pratiques parentales

En ce qui concerne les pratiques parentales, il est possible de dégager, selon les différents ouvrages, les composantes suivantes : les règles, la supervision, la discipline ou les punitions (Le Blanc, 1992a; Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Patterson et al., 1992).

Nombreux sont les chercheurs qui soutiennent que la discipline et la supervision sont les dimensions familiales les plus importantes pour comprendre ou prédire la délinquance (Cusson, 1990; Farrington, 2002;

Le Blanc, 1992a; Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Patterson et al., 1992). À titre d'exemple, le modèle des pratiques parentales de Patterson et al. (1992), construit pour prédire les comportements délinquants, explique 30 à 50 % de la variance de la délinquance. Ce modèle permet de mieux comprendre les mécanismes par lesquels le milieu familial influence l'enfant dans sa réplique de la violence. La théorie de l'apprentissage social de Akers (2003), vue précédemment, s'applique pour comprendre comment des pratiques parentales comme le recours à des punitions physiques peuvent conduire à la délinquance. Ce modèle s'inscrit dans une perspective développementale. Il explique des changements qui prennent place dans le temps par le biais de l'apprentissage. Les enfants apprennent via les pratiques parentales une façon d'interagir avec leur entourage. Bien que leurs analyses ne portent que sur les garçons, les auteurs soulignent que ce modèle est généralisable à des échantillons mixtes.

La majorité des études propose que les filles sont plus surveillées que les garçons par leur parents (Cernkovich et Giordano, 1987; Hagan, 1989; Lampron, 2003; Xiaoming, Feigelman et Stanton, 2000). Xiaoming et al. (2000) montrent que les filles se perçoivent l'objet d'un plus haut degré de supervision parentale que les garçons dans presque la totalité des cas. Aussi, les analyses de Cernkovich et Giordano (1987) montrent que les filles sont plus soumises à des contrôles et plus supervisées que les garçons, et ceci, quel que soit le niveau de délinquance. Toutefois, l'étude de Moffitt et al. (2001) ne révèle pas de différence significative entre le degré de supervision des garçons et celui des filles. Ainsi, selon plusieurs, les filles sont plus supervisées que les garçons. Cette constatation est associée depuis longtemps aux rôles sociaux attribués aux filles (Broidy et Agnew, 1997; Heimer, 1996; Heimer et De Coster, 1999; Lanctôt et Le Blanc, 2002). Cette socialisation, qui diffère selon le sexe, préserve mieux les filles que les garçons de la délinquance.

Comment les pratiques parentales influencent-elles la délinquance des adolescents et adolescentes? De nombreuses études identifient la supervision comme un facteur de protection contre la délinquance (Farrington, 2002;

Loeber et Stouthamer-Loeber. 1986; Scaramella, Conger, et Simons, 1999). La supervision et les punitions, quoique plus faiblement, influencent directement la délinquance auto-révélee (Le Blanc et al., 1998b). Lorsque ces pratiques parentales sont adéquates, les conduites délinquantes sont plus rares. Farrington et Painter (2002) établissent que les pratiques parentales ont plus d'influence sur la délinquance des filles que sur celle des garçons. Plus précisément, les auteurs constatent que le manque de supervision et la discipline sévère ou irrégulière sont des facteurs de prédiction de délinquance plus importants pour les filles que pour les garçons.

Par contre, plusieurs études observent que l'impact des pratiques parentales est supérieur pour les garçons. Cernkovich et Giordano (1987) établissent que le manque de supervision est plus fortement relié à la délinquance des garçons qu'à celle des filles. D'autres études vont dans le même sens et attestent que les filles sont plus supervisées par les parents (Burton et al., 1995), mais qu'un manque de supervision affecte plus la délinquance des garçons (Burton et al., 1995; Moffitt et al., 2001) et la consommation de drogues de garçons (Burton et al., 1995) que celles des filles. Aussi, la connaissance des fréquentations des adolescents, par les parents, réduit les comportements violents chez les garçons, mais n'a pas d'effet direct sur les comportements violents des filles (Heimer et De Coster, 1999). Rankin et Wells (1990) constatent que recevoir des punitions trop sévères ou fréquentes par les parents mène à une plus grande probabilité de délinquance chez les garçons que chez les filles.

En d'autres termes, ce sont les filles qui sont le plus supervisées par les parents, mais ce sont les conduites délinquantes des garçons qui sont les plus influencées par un manque de supervision. Ces nuances démontrent l'importance de bien distinguer l'exposition au facteur de risque de l'effet de celui-ci sur les comportements. Il apparaît d'un grand intérêt de vérifier l'exposition aux pratiques parentales selon le sexe et l'effet de celles-ci sur les divers comportements déviants et délinquants.

Vers une vision plus cohérente des facteurs de risque familiaux

Parmi les études qui ont été rapportées plus haut, la famille est rarement vue comme un tout, un ensemble, où toutes ces variables interagissent et s'influencent entre elles. Plusieurs études se concentrent sur quelques dimensions, souvent celles de la structure ou des contrôles parentaux, sans intégrer une diversité de dimensions. La voie de l'intégration est à privilégier puisqu'elle représente plus adéquatement l'importance de la famille dans la vie et le développement de l'adolescent (Cernkovich et Giordano, 1987; Cusson, 1990; Fréchette et Le Blanc, 1987; Henry, Tolan, Gorman-Smith, 2001; Le Blanc, 1992a; Le Blanc et al., 1998b; Le Blanc, 1999; Le Blanc et Bouthiller, 2001). Aussi, cette intégration semble, à notre avis, plus utile pour identifier les adolescents et les adolescentes à risque. En fait, il semble préférable d'intégrer toutes les dimensions relatives à la famille dans un modèle plus complexe où, dépendamment de la présence et de l'ampleur de chaque dimension, il devient possible de prédire la délinquance.

Le Blanc et Bouthiller (2001) ont récemment emprunté cette voie. Ces auteurs ont créé une typologie de régulation familiale. Afin de généraliser les résultats, ils ont utilisé un échantillon de 656 adolescents et adolescentes judiciairisés au cours des années 1990 et quatre échantillons de jeunes conventionnels des années 1970, 1980 et 1990 qui totalisent 6 368 participants. Les cinq modèles générés sont : la famille adéquate, conflictuelle, malhabile, déviante et punitive.

Les garçons et les filles se retrouvent, dans des proportions similaires, dans les mêmes familles. Cependant, dans l'échantillon judiciairisé, la famille punitive est un peu plus fréquente chez les adolescentes (12 %) que chez les adolescents (8 %). Dans l'échantillon conventionnel, la famille punitive est aussi plus fréquente chez les adolescentes (15 %) que chez les adolescents (4 %). Cette famille offre peu de supervision, punit fréquemment, les liens sont fragiles et les conflits sont fréquents. Toujours parmi l'échantillon conventionnel, la famille conflictuelle est plus présente chez les adolescents (18 %) que chez les adolescentes (8 %). Cette famille est caractérisée par des conflits fréquents, les punitions surpassent la supervision et les liens sont ténus. De façon générale,

chez les adolescents et les adolescentes judiciarisés, les caractéristiques déficitaires sont accentuées quel que soit leur type de famille.

Cette typologie est une analyse multivariée intéressante pour comprendre la famille dans son ensemble et comparer le milieu familial des adolescents judiciarisés et conventionnels. Par contre, l'échantillon conventionnel concerne trois générations et peut amener un biais puisqu'il est reconnu que la famille a changé depuis trente ans. De plus, elle ne tient pas compte des événements de vie stressants, bien qu'ils apparaissent importants dans la compréhension de l'influence de la famille. Toutefois, elle offre l'avantage de prendre en considération les diverses dimensions de la cellule familiale. Aussi, elle inclut des échantillons mixtes et des échantillons judiciarisés et conventionnels. Elle fournit une base solide pour entreprendre de plus amples questionnements.

1.3. Problématique

À la lumière des études recensées, il apparaît important de s'intéresser au rôle de la famille dans la participation aux comportements délinquants chez les adolescents et les adolescentes. D'une part, la famille est un agent social important dans la vie des adolescents et des adolescentes, et d'autre part, son influence sur leurs comportements a été démontrée. Néanmoins, il se perçoit un manque de recherches sur la variation de l'influence familiale entre les sexes. Cette étude vise principalement à combler ce manque et à apporter un apport substantiel à l'étude des différences sexuelles en délinquance.

Dans ce sens, les résultats de deux études récentes qui se sont penchées sur l'impact différentiel de la famille selon le sexe stimulent la réflexion et requièrent un approfondissement, car elles arrivent à des résultats contrastants. Étant donné l'état des connaissances, il demeure incertain, selon Farrington et Painter (2002), de se prononcer sur la force de la relation entre les facteurs de risque familiaux et la délinquance pour un sexe en particulier. En plus, des divergences émergent lorsque la force de cette association est

étudiée. Farrington et Painter (2002) ont recensé une quinzaine d'études dans lesquelles les facteurs de risque familiaux étaient analysés séparément pour les garçons et les filles. L'effet de ces facteurs de risque sur la délinquance est parfois plus important pour les filles, parfois plus important pour les garçons et parfois semblable pour les deux sexes. Selon leur recension, il est ardu de se prononcer sur l'existence d'un effet différent selon le sexe. Cependant, leurs résultats empiriques mettent en évidence que la délinquance des filles est plus affectée par les facteurs de risque familiaux que celle de leurs confrères. Ensuite, à l'inverse de Farrington et Painter, Moffitt et al. (2001) observent que la plupart des facteurs de risque familiaux prédisent mieux les comportements délinquants des garçons que ceux des filles. Ils attribuent à la délinquance des garçons une plus grande vulnérabilité face aux facteurs de risque familiaux. Quant aux travaux de Moffitt et al. (2001), les différences sont statistiquement faibles et elles ne sont pas stables entre les différentes stratégies d'analyses.

Outre ces deux études d'envergure, la littérature consultée montre que très peu de recherches empiriques comparent les garçons et les filles. Pour celles qui s'y prêtent, les résultats sont discordants quant à la structure de la famille, la déviance parentale et les liens familiaux. Lorsque l'intérêt est porté sur les conditions familiales adverses, les études suggèrent que les filles vivent plus de conditions familiales adverses que les garçons et, que l'effet de celles-ci sur la délinquance tend à être plus élevé pour elles. Du côté des pratiques parentales, ce sont les filles qui sont le plus supervisées par les parents, mais ce sont les conduites délinquantes des garçons qui sont les plus influencées par un manque de supervision. Ces nuances démontrent l'importance de bien distinguer l'exposition au facteur de risque de l'effet de celui-ci sur les comportements. De ce fait, la littérature consultée fournit des pistes plus ou moins claires quant à l'impact différent que pourrait avoir la famille sur la délinquance des adolescents et des adolescentes.

Peut-être ces divergences sont-elles dues à certaines limites des recherches. D'abord, les travaux de Farrington et Painter (2002) peuvent être difficiles à

généraliser, notamment à cause de l'époque à laquelle les participants sont nés, soit durant les années 1950. Aussi, ils reconnaissent que les analyses habituellement utilisées ne tiennent pas compte de la distribution de l'échantillon et elle absorbent ou négligent la participation des filles aux comportements délinquants, surtout dans le cas des comportements plus graves où elles sont moins présentes (*voir par exemple* Burton et al., 1995). Sans compter que plusieurs études se restreignent à des analyses sommaires qui n'incluent pas une diversité de facteurs familiaux bien que plusieurs aient démontré cette nécessité (Henry et al., 2001; Le Blanc et al., 1998b; Le Blanc, 1999; Le Blanc et Bouthiller, 2001). Aussi, la plupart des études ne font pas la distinction entre l'exposition aux facteurs de risque familiaux et l'effet sur la délinquance. La majorité des études ne les traitent pas séparément ou ne s'intéressent pas aux deux dimensions, bien que Mears, Ploeger et Warr (1998) soulignent l'importance de cette démarche pour bien évaluer la délinquance des filles. Selon Mears et al. (1998), les garçons et les filles sont exposés différemment aux facteurs de risque de la délinquance et ils réagissent différemment à cette exposition. Il revient à dire qu'il est notoire de tenir compte de l'exposition aux facteurs de risque et de l'effet de cette exposition pour mieux comprendre les différences sexuelles dans la délinquance. À leur avis, il est judicieux de tenir compte de ces deux angles d'analyse pour comprendre les différences sexuelles. En d'autres mots, les filles pourraient, par exemple, être plus supervisées par leurs parents que les garçons et une supervision relâchée pourrait avoir un impact plus important sur la délinquance des garçons que sur celle des filles. L'exposition aux facteurs de risque familiaux et l'effet de l'exposition à ces facteurs seront donc étudiés à l'aide de certaines dimensions de la famille.

Aussi, plusieurs étudient l'effet de la famille sur la délinquance en négligeant d'incorporer plusieurs dimensions. Les études plus récentes qui intègrent une diversité de dimensions de la cellule familiale arrivent à comprendre la délinquance plus adéquatement (Cernkovich et Giordano, 1987; Cusson, 1990; Fréchette et Le Blanc, 1987; Henry et al., 2001; Le Blanc, 1992a; Le Blanc et al., 1998b; Le Blanc, 1999; Le Blanc et Bouthiller, 2001). Dans

l'ensemble, ces études révèlent que certaines dimensions sont essentielles pour comprendre l'influence de la famille.

À la lumière de ces constats, trois questions de recherches seront vérifiées. Premièrement, *l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe?* Deuxièmement, *la nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe?* Finalement, *quels sont les facteurs familiaux qui expliquent le mieux la délinquance des filles et celle des garçons ?*

Il est pertinent de mentionner que l'intérêt sera particulièrement porté sur les comportements violents. Les comportements violents sont choisis, au profit d'autres comportements déviants, puisque la littérature indique une relation entre l'influence de la famille et ce type de comportements (Brezina, 1999; Boidly et Agnew, 1997; Fagan et Wexler, 1987; Farrington, 1998; Farrington et Painter, 2002; Haapasalo et Pokela, 1999; Henry et al., 2001; Lavoie et al., 2002; Neapolitan, 1981; Pepler et Sdighdeilami, 1998; Strauss, 1991; Xiaoming et al., 2000). Étant donné la diversité de conduites à risques et de comportements délinquants existants, pour des raisons de spécificités, cette étude s'attardera sur un seul comportement. Ultérieurement, les mêmes hypothèses pourraient être vérifiées avec une diversité de comportements différents (consommation de drogues, vols, fugues, etc.) afin d'évaluer si les mêmes résultats sont obtenus.

Pour terminer, à la lecture de ces divergences et du manque d'uniformité des résultats, vaudrait-il mieux ajuster les théories de la délinquance en fonction de la réalité des garçons et des filles? Lanctôt et Le Blanc (2002) favorisent cette avenue plus féconde et moins polarisatrice que l'élaboration de théories distinctes. Cependant, cette avenue n'a pas encore été vérifiée.

1.4. Méthodologie

Les échantillons

Afin de vérifier le rôle de la famille dans la participation aux comportements violents selon sexe, deux échantillons sont utilisés, soit l'un d'adolescents et d'adolescentes judiciairisés et l'un d'adolescents et d'adolescentes non judiciairisés. D'une part, en ce qui concerne l'échantillon judiciairisé, les données requises ont été recueillies dans le cadre de l'étude longitudinale de Le Blanc à Montréal (1992b). Elles ont été recueillies auprès de 656 adolescentes et adolescents judiciairisés entre février 1992 et juin 1993. Plus précisément, les 506 adolescents (77 %) et les 150 adolescentes (23 %) rencontrés ont reçu une ordonnance de la Chambre de la jeunesse de Montréal en vertu de la Loi sur la Protection de la Jeunesse (LJP) pour troubles de comportement sérieux (article 38h) ou en vertu de la Loi sur les Jeunes Contrevenants (LJC). D'autre part, un deuxième échantillon est utilisé. Il est composé de 402 écoliers du secondaire, dont 198 filles (49 %) et 204 garçons (51 %). Une école régulière de la Commission Scolaire de Montréal a été sélectionnée étant donné sa large population et sa position médiane sur la distribution de l'indice de défavorisation. La majorité des écoliers ($n = 349$; 87 %) font parties de classes régulières et une minorité ($n = 53$; 13 %) proviennent de deux classes «d'accélération» conçues pour offrir un service particulier aux élèves ayant un retard académique. L'âge moyen des adolescents des deux échantillons est de 15 ans.

Les données

L'outil de recherche utilisé est le questionnaire auto-révélé, le MASPAQ (Le Blanc, 1992b). Ce questionnaire sert à recueillir des informations quant à l'adaptation sociale, l'adaptation personnelle et l'ampleur et la nature des troubles de comportement et des activités délictueuses. Le même questionnaire a été administré aux deux échantillons utilisés. Dans cette étude, la dimension des relations avec la famille et celle des comportements sont utilisées. Il est admis que les questionnaires auto-révélés sont valides pour mesurer la délinquance (Fagan et Wexler, 1987) et les caractéristiques de la famille (Fagan et Wexler, 1987; Loeber et Stoutamer-Loeber, 1986). La variable

dépendante est la fréquence des comportements violents. Suivent ensuite les variables indépendantes sur les dimensions familiales : la dépendance économique, les conflits parentaux, la déviance parentale, l'attachement familial, l'investissement familial, les punitions coercitives et la supervision parentale.

La stratégie d'analyse

Ces données seront traitées à l'aide du logiciel statistique SPSS, version 11.0. L'ensemble des analyses sera fait séparément pour les adolescents et pour les adolescentes. Aussi, les analyses conduites sur l'échantillon d'écopliers et d'écoplières permettront d'établir le potentiel de généralisation des résultats observés auprès de l'échantillon judiciaire.

L'exposition des adolescents et des adolescentes aux facteurs de risque familiaux sera comparée à l'aide de tests de comparaison de moyennes¹. Ensuite, des analyses corrélationnelles seront effectuées afin de connaître la force de la relation entre ces facteurs de risque et les comportements violents². Des régressions incluant des effets d'interaction permettront par la suite de vérifier si les diverses variables indépendantes ont un impact différentiel sur la délinquance en fonction du sexe. Les termes d'interactions sont composés de variables standardisées afin de bien représenter le poids de chaque variable et de limiter la multicollinéarité. Finalement, des régressions linéaires identifieront les facteurs de risque ayant le plus de poids dans l'explication de la violence manifestée par les adolescents et les adolescentes.

¹ Sauf pour la variable *dépendance économique*, un test d'association sera fait.

² Sauf pour la variable *dépendance économique*, un test-t sera fait.

2. Article :

La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence : Existe-t-il des différences sexuelles? ¹

¹ Nous tenons à remercier le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) et le Fond québécois de la recherche sur la société et la culture pour leur contribution financière à ce projet de recherche. Nous remercions également M. Le Blanc pour l'accès aux données.

Déclaration des coauteurs de l'article

Annie Bélanger, B.Sc. (crim),
Candidate au M.Sc. en criminologie

Nadine Lanctôt, Ph.D. (crim),
Professeure agrégée

Bélanger, A., et Lanctôt, N. La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence : Existe-t-il des différences sexuelles?, Soumis à *Criminologie*.

Déclaration de la première auteure

À titre de premier auteur de l'article ci-dessus, je crois pouvoir affirmer que j'ai fourni une contribution intellectuelle substantielle en m'acquittant de la recension des écrits, en analysant et interprétant les données, en apprenant les analyses nécessaires et en les interprétant, en rédigeant la discussion, et en rédigeant un article. Ma directrice de maîtrise, Nadine Lanctôt, m'a assisté dans l'élaboration, l'argumentation et la correction de l'article.

Annie Bélanger
Première auteure

11 NOV 2004
Date

Déclaration de la coauteur

À titre de coauteure de l'article ci-dessus, j'accepte que Annie Bélanger inclut cet article dans son mémoire de maîtrise qui a pour titre « La régulation familiale et les comportements violents à l'adolescence : Existe-t-il des différences sexuelles? ».

Nadine Lanctôt
Coauteure

16 nov 04
Date

2.1. Résumé

Cet article s'intéresse à l'influence différentielle de la famille sur la délinquance selon le sexe. Un échantillon de garçons ($n = 506$) et de filles ($n = 150$) judiciairisés et un autre d'écoliers ($n = 204$) et d'écolières ($n = 198$) de Montréal sont utilisés. Trois questions sont abordées : l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe?, la nature et la force d'association de ces facteurs aux comportements violents varient-elles selon le sexe?, et quels sont les facteurs qui expliquent le mieux les comportements violents des filles et des garçons? Les analyses révèlent que les filles judiciairisées affichent un profil familial plus problématique que celui de leurs confrères, bien qu'elles soient plus supervisées. Chez les écoliers et les écolières, le milieu familial est très semblable. Les principales analyses indiquent que la supervision des garçons et des filles, quel que soit l'échantillon, est une bonne protection contre les comportements violents. Par contre, les faibles liens ont plus d'importance pour la délinquance des garçons quel que soit l'échantillon, et la déviance parentale affecte un peu plus celle des filles judiciairisées. Ainsi, les mêmes concepts proximaux peuvent être utilisés pour expliquer les comportements violents des filles et des garçons, mais il faut continuer la recherche sur les concepts plus distants. Les interventions devraient porter sur l'amélioration des pratiques disciplinaires et des liens.

2.2. Abstract

This article deals with persistent and unanswered questions about the differential influence of family on gender. A sample of Montreal adjudicated adolescent males ($n = 506$) and females ($n = 150$) as well as a school-based sample of males ($n = 204$) and females ($n = 198$) were used. Three questions are investigated: does the exposition to family risk factors vary as a function of gender?, do the nature and the strength of association between those factors and violent behaviors vary across gender?, and which factors best explain males and females violent behaviors. Analyses show that adjudicated females, even if they are more supervised, present a more problematic familial situation as compared to male counterparts. For the students, the familial situation is very similar across gender. Multivariate analyses confirm that supervision of males and females is a great protection against violent behaviors, in both samples. Nevertheless, family ties seem to have a greater importance for boys' violence in both sample and parental deviancy seem to be more relevant for adjudicated girls' violence. The same proximal concepts should be use to explain violent behaviors of males and females, but research should investigated more seriously distal concepts. Such results suggest that interventions and prevention should center on improving disciplinary practices and establishment of strong family ties.

2.3. INTRODUCTION

Lorsque nous tentons d'expliquer la délinquance, dans la littérature, tout comme dans l'imaginaire populaire, le milieu familial est souvent pointé du doigt. D'ailleurs, selon Gottfredson et Hirschi (1990), l'environnement familial est responsable du développement du faible contrôle de soi, lequel peut générer des conduites déviantes. Plus précisément, certains avancent que la famille explique, à elle seule, environ 20 % de la délinquance (Smith et Stern, 1997).

Bien que la relation entre la famille et la délinquance soit étudiée depuis longtemps et dans diverses disciplines, de nouveaux questionnements ont récemment émergé. En effet, Farrington (2002) relève qu'il est probable que les facteurs familiaux associés à la délinquance aient des effets différents selon le sexe. Ce questionnement est abordé dans deux études empiriques, pratiquement au même moment. Toutefois, ces études arrivent à des résultats divergents. Selon Farrington et Painter (2002), la délinquance des filles est plus affectée par les facteurs de risque familiaux que celle des garçons. À l'inverse, Moffitt, Caspi, Rutter et Silva (2001) attribuent à la délinquance des garçons une plus grande vulnérabilité face aux facteurs de risque familiaux. Les résultats de ces deux études soulèvent une polémique qui remet en question l'influence différentielle de la famille sur la délinquance selon le sexe. Ce débat est à l'origine de cette étude.

2.4. L'influence de la famille sur la délinquance est-elle semblable pour les garçons et pour les filles ?

Les dimensions de la famille qui seront abordées dans cette étude sont sa structure, la déviance des parents, les liens d'attachement et les pratiques disciplinaires. Plusieurs auteurs constatent l'importance d'inclure toutes ces dimensions pour bien cerner l'influence de la famille sur la délinquance (Farrington, 2002; Le Blanc, 1992a; Le Blanc et Bouthiller, 2001).

2.4.1. La structure

L'étude de la structure de la famille réfère à des variables comme le statut socio-économique, le nombre de déménagements ou la relation de couple (uni ou séparé). Les adolescents et les adolescentes en difficulté sont reconnus pour provenir de familles affrontant plus d'obstacles que la majorité des familles (Fréchette et Le Blanc, 1987). Par exemple, plusieurs études montrent que les adolescents (Farrington, 1998) et les adolescentes (Rosenbaum, 1989) qui commettent des délits proviennent majoritairement de familles éclatées. Toutefois, un certain consensus règne au sujet de l'importance relativement faible de ces facteurs de risque sur la délinquance (Johnson, 1986). En fait, d'autres variables, particulièrement les pratiques parentales et les liens familiaux, peuvent modérer son effet (Fréchette et Le Blanc, 1987; Johnson, 1986; Le Blanc, 1992a; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986). Peu de recherches comparent l'influence de la structure familiale sur la délinquance des garçons et des filles. Pour celles qui s'y prêtent, les résultats sont discordants. Certaines attribuent à la délinquance des garçons une plus grande vulnérabilité face à ces facteurs (Johnson, Su, Gerstein, Shin et Hoffman, 1995), d'autres l'attribuent à celle des filles (Farrington et Painter, 2002) et d'autres encore ne parviennent pas à les différencier (Johnson, 1986; Moffitt et al., 2001). Les connaissances actuelles ne permettent pas de se positionner clairement sur l'impact différentiel de ce facteur de risque sur la délinquance selon le sexe.

2.4.2. La déviance des parents

Il est reconnu que les comportements déviants des parents influencent ceux des adolescents et des adolescentes (Cusson, 1998; Farrington, 2002; Le Blanc, McDuff et Kaspy, 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986). Les adolescents (Farrington, 1998) et les adolescentes (Rosenbaum, 1989) délinquants évoluent souvent dans des familles au sein desquelles la déviance parentale est présente. Par exemple, Rosenbaum (1989) rapporte des proportions trois fois plus élevées de déviance parentale chez les adolescentes ayant eu des démêlés avec la justice (76 %) que chez celles n'en ayant pas eu (24 %). Certains nomment au premier rang la criminalité des parents comme prédicteur de la

délinquance. Ces études se sont toutefois réalisées principalement auprès d'échantillons masculins (Farrington, 2002). Quelques-unes ont comparé l'impact de la déviance parentale sur la délinquance des filles et des garçons. Selon Burton, Evans, Kethineni, Cullen, Dunaway et Payne (1995), avoir des membres de sa famille qui ont un dossier criminel affecte à la hausse la commission de délinquance grave seulement pour les garçons et non pour les filles. Cependant, Moffitt et al. (2001), comme Farrington et Painter (2002), observent que la criminalité des parents influencent la délinquance des garçons et celle des filles de façon similaire. Bref, l'influence de la déviance parentale sur la délinquance mérite d'être mieux définie en fonction du sexe.

2.4.3. Les liens

Plusieurs auteurs reconnaissent l'apport indéniable des liens familiaux, surtout de l'attachement, pour comprendre la délinquance (Hirschi, 1969; Canter, 1982; Le Blanc, 1992a; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986). Certaines études suggèrent que les garçons sont plus attachés que les filles à leurs parents (Canter, 1982; Cernkovich et Giordano, 1987; Odgers et Moretti, 2002). Ce résultat concorde avec ceux qui indiquent que les conflits avec les parents seraient plus prononcés chez les filles que chez les garçons (Cernkovich et Giordano, 1987; Le Blanc et Bouthiller, 2001). En revanche, d'autres affirment qu'il n'y a pas de différence entre les sexes quant à la force de l'attachement aux parents (Anderson, Holmes et Ostresh, 1999). Il est difficile d'estimer la valeur prédictive des liens familiaux sur la délinquance selon le sexe, car il existe peu de recherches comparatives. Farrington et Painter (2002) rapportent que l'influence des liens familiaux sur la délinquance est similaire pour les garçons et les filles. Anderson et al. (1999) montrent que l'attachement aux parents est négativement et fortement associé à la sévérité de la délinquance des garçons lorsque l'attachement aux amis et à l'école sont contrôlés. Par contre, cette association n'existe pas pour les filles. Par ailleurs, d'autres auteurs attestent que le potentiel explicatif de l'attachement aux parents est plus important pour les filles que les garçons, notamment dans le

cas de troubles du comportement (Odgers et Moretti, 2002). Ces divergences incitent à continuer le travail empirique entamé.

2.4.4. Les pratiques disciplinaires

De nombreux chercheurs soutiennent que la discipline inconsistante ou coercitive et la supervision parentale relâchée sont les dimensions les plus importantes pour comprendre la délinquance (Cusson, 1990; Farrington, 2002; Le Blanc, 1992a Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986; Patterson et al., 1992). La majorité des études propose que les filles sont plus surveillées que les garçons (Cernkovich et Giordano, 1987; Xiaoming, Feigelman et Stanton, 2000). Ceci est associé depuis longtemps aux rôles sociaux attribués aux filles (Broidy et Agnew, 1997; Heimer et De Coster, 1999; Lanctôt et Le Blanc, 2002). Le potentiel explicatif des pratiques disciplinaires est reconnu; toutefois son impact sur la délinquance en fonction du sexe est peu documenté. Farrington et Painter (2002) établissent que le manque de supervision et la discipline sévère ou irrégulière est un facteur de prédiction de délinquance plus important pour les filles que pour les garçons. Cependant, plusieurs observent que l'impact des pratiques disciplinaires inconsistantes est plus néfaste pour les garçons (Burton et al., 1995; Cernkovich et Giordano, 1987; Heimer et De Coster, 1999; Moffitt et al., 2001; Rankin et Wells, 1990). Rankin et Wells (1990) constatent que recevoir des punitions trop sévères ou fréquentes mène à une plus grande délinquance chez les garçons que chez les filles. Ces nuances démontrent l'importance de bien distinguer l'exposition au facteur de risque de l'effet de celui-ci sur les comportements afin de bien saisir les distinctions entre les garçons et les filles.

2.5. Vers une vision intégrée des facteurs de risque familiaux

Parmi les études recensées, la famille est rarement vue comme un ensemble, où toutes ces dimensions interagissent et s'influencent entre elles. Plusieurs études se concentrent sur quelques dimensions, souvent celles des conditions structurelles ou des pratiques disciplinaires. Elles négligent d'intégrer une diversité de dimensions. Il se trouve alors que peu d'études permettent d'établir

si les filles et les garçons en difficulté proviennent de familles semblables. L'étude de Le Blanc et Bouthillier (2001) figure parmi les rares à avoir dressé un portrait global des familles d'une façon distincte pour les adolescents et les adolescentes en difficulté. Afin de généraliser les résultats, ils ont utilisé un échantillon de 656 adolescents et adolescentes judiciairisés au cours des années 1990 et quatre échantillons de jeunes conventionnels des années 1970, 1980 et 1990 qui totalisent 6 368 participants.

Une typologie de la régulation familiale a été élaborée et cinq modèles familiaux ont été générés : la famille adéquate, malhabile, déviante, punitive et conflictuelle. Pour les trois premiers types de famille, la représentativité des deux sexes s'équivalait. Cependant, les filles tendent à se retrouver un peu plus souvent que leurs confrères dans des familles punitives (12 % des filles judiciairisées contre 8 % des garçons judiciairisés et 15 % des écolières contre 4 % des écoliers). Ce type de famille se caractérise par une supervision très relâchée, par un recours fréquent à des punitions, par la fragilité des liens familiaux et par la présence de conflits. Aussi, la famille conflictuelle caractérise davantage les écolières (18%) que les écoliers (8%). Cette famille se distingue par l'omniprésence des conflits, par la préséance des punitions sur la supervision et par la faiblesse des liens entretenus avec les parents. Dans l'ensemble, ces résultats suggèrent que les filles rapportent plus que les garçons une vie familiale ponctuée de conflits et de pratiques disciplinaires inconsistantes.

Une question est toutefois laissée en suspend : cette plus grande exposition des adolescentes à des familles punitives ou conflictuelles signifie-t-elle que les facteurs de risque familiaux ont plus de poids pour expliquer la délinquance des adolescentes que celle des adolescents? À ce jour, très peu d'études ont vérifié l'impact différentiel des différentes composantes familiales sur la délinquance des filles et des garçons.

2.6. PROBLÉMATIQUE

Selon les études recensées, il apparaît pertinent de s'intéresser au rôle de la famille dans la participation des filles et des garçons aux comportements délinquants. Comme le rapportaient récemment Farrington et Painter (2002), il est ardu de se prononcer sur l'existence d'un effet différent des facteurs familiaux selon le sexe, car cet effet sur la délinquance est parfois plus important pour les filles, parfois plus important pour les garçons et parfois semblable pour les deux sexes. Les résultats des diverses études sont difficilement comparables puisqu'elles réfèrent chacune à des échantillons différents et à des mesures différentes. Aussi, les différences sexuelles qui sont rapportées sont parfois statistiquement faibles et ne sont pas stables entre les différentes stratégies d'analyses (Moffitt et al, 2001). Enfin, rares sont les études qui abordent simultanément différentes composantes du milieu familial.

Les études recensées suggèrent que les résultats sont discordants quant à la structure de la famille, la déviance parentale et les liens familiaux. Du côté des pratiques disciplinaires, ce sont les filles qui sont le plus supervisées, mais ce sont les conduites des garçons qui sont les plus influencées par les pratiques disciplinaires inadéquates. Ces nuances démontrent l'importance de bien distinguer l'exposition aux facteurs de risque de l'effet de ceux-ci sur les comportements. De ce fait, la littérature consultée fournit des pistes plus ou moins claires quant à l'impact différent que pourrait avoir la famille sur la délinquance selon le sexe. La plupart des études ne font pas la distinction entre l'exposition aux facteurs de risque familiaux et leurs effets sur la délinquance bien que Mears, Ploeger et Warr (1998) soulignent l'importance de cette démarche. Selon eux, les garçons et les filles sont exposés différemment aux facteurs de risque de la délinquance et ils réagissent différemment à cette exposition. Il est donc judicieux de tenir compte de ces deux angles d'analyse pour comprendre les différences sexuelles. Ce questionnement est important, puisque certains auteurs croient que la délinquance des filles s'explique autrement que celle des garçons (Bertrand, 1979; Chesney-Lind et Shelden, 1998; DeKeseredy, 2000). Selon ce point de vue, la compréhension de la

délinquance des filles nécessiterait l'élaboration de théories spécifiques, qui se distingueraient de celles qui ont été conçues pour les garçons. Or, cette argumentation ne repose pas sur des études empiriques (Lanctôt et Le Blanc, 2002). Il importe donc de vérifier empiriquement le potentiel explicatif des concepts criminologiques relevant de la sphère familiale.

À la lumière de ces constats, trois questions de recherches seront vérifiées. Premièrement, *l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe?* Deuxièmement, *la nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe?* Finalement, *quels sont les facteurs familiaux qui expliquent le mieux la délinquance des filles et celle des garçons ?*

Il est pertinent de mentionner que l'intérêt sera particulièrement porté sur les comportements violents. Ces comportements sont choisis, au profit d'autres comportements délinquants, puisque la littérature indique une relation entre l'influence de la famille et ce type de comportements (Boidly et Agnew, 1997; Farrington, 1998; Farrington et Painter, 2002; Lavoie et al., 2002; Strauss, 1991; Xiaoming et al., 2000). Étant donné la diversité de conduites à risques et de comportements délinquants existants, pour des raisons de spécificités, cette étude s'attardera sur un seul comportement. Ultérieurement, les mêmes hypothèses pourraient être vérifiées avec une diversité de comportements (consommation de drogues, vols, fugues, etc.) afin d'évaluer si les mêmes résultats sont obtenus.

2.7. MÉTHODOLOGIE

2.7.1. Les échantillons

Les questions de recherche sont vérifiées auprès d'un échantillon d'adolescents et d'adolescentes judiciairisés et un autre d'écoliers et d'écolières. D'une part, des données ont été recueillies auprès de 506 adolescents (77 %) et 150 adolescentes (23 %) qui ont reçu une ordonnance de la Chambre de la jeunesse

de Montréal en vertu de la Loi sur la Protection de la Jeunesse pour troubles de comportement sérieux ou en vertu de la Loi sur les Jeunes Contrevenants. L'âge moyen des adolescents et des adolescentes est respectivement de 15,7 ans et de 15,1 ans. Les ordonnances ont été reçues en 1992-1993 et elles impliquaient un placement en centre de réadaptation, une période de probation ou un autre suivi externe par un intervenant.

Le second échantillon est composé de 402 écoliers du secondaire, dont 198 filles (49 %) et 204 garçons (51 %). Une école régulière de la Commission Scolaire de Montréal a été sélectionnée étant donné sa large population et sa position médiane sur la distribution de l'indice de défavorisation. La majorité des écoliers et des écolières ($n = 349$; 87 %) fait partie de classes régulières. Une minorité ($n = 53$; 13 %) provient de classes conçues pour les élèves ayant un retard académique. Leur âge moyen est de 15 ans.

2.7.2. Les mesures

L'outil utilisé pour les deux échantillons est un questionnaire auto-révélé, le MASPAQ (Le Blanc, 1992b). Il sert à recueillir des informations sur l'adaptation sociale et personnelle et sur l'ampleur et la nature des troubles de comportement et des activités délictueuses. Pour cette étude, seule la dimension de la famille et celle des comportements violents sont utilisées.

La variable dépendante est la fréquence des comportements violents. L'échelle, composée de 12 items ($\alpha = 0,87$ pour l'échantillon judiciairisé, 0,79 pour l'échantillon écolier), représente des comportements allant des menaces à l'agression physique. Chacun des items offre quatre choix de réponses allant de « jamais » à « très souvent ». L'échelle varie entre 4 et 48, où 48 indique la fréquence la plus élevée. Les adolescents judiciairisés rapportent en moyenne 19,74 (é.-t. = 7,60) comportements violents. Leurs consoeurs en rapportent 17,72 (é.-t. = 6,63). Du côté des écoliers et des écolières, les fréquences rapportées sont respectivement 14,36 (é.-t. = 3,80) et 13,34 (é.-t. = 2,18). Les adolescents et les adolescentes judiciairisés rapportent une fréquence plus

élevée de comportements violents que les écoliers et les écolières. Quel que soit l'échantillon, ce sont les garçons qui révèlent la plus haute fréquence.

Suivent ensuite les variables indépendantes. La dépendance économique des parents est mesurée par le fait d'avoir déjà bénéficié ou non de l'assurance-chômage ou du bien-être social. La déviance des parents est représentée par une question au sujet de la fréquence de leur consommation d'alcool. Les choix de réponses vont de « jamais » à « toujours ». La dimension des liens réfère à l'échelle de l'attachement et à celle de l'investissement. La première est composée de 18 questions sur la communication, la perception des attitudes parentales et l'assimilation affective ($\alpha = 0,85$ pour l'échantillon judiciairisé; $0,79$ pour l'échantillon écolier). Elle varie entre 10 et 40, 40 étant le plus grand attachement. L'échelle de l'investissement est composée de six items et fait référence au temps passé avec les parents à l'extérieur des repas ($\alpha = 0,61$ pour l'échantillon judiciairisé; $0,69$ pour l'échantillon écolier). Elle varie entre 3 et 12, 12 étant le plus haut niveau d'investissement.

Les pratiques parentales sont composées d'une échelle de supervision et d'une échelle de punitions. La première regroupe quatre questions, soit deux questions par parent. Elles concernent la connaissance des lieux et des personnes fréquentés par l'adolescent ($\alpha = 0,85$ pour l'échantillon judiciairisé; $0,84$ pour l'échantillon écolier). Ces items offrent quatre choix de réponses allant de « jamais » à « toujours ». L'échelle varie entre 2 et 8, 8 étant le plus haut degré de supervision. L'échelle des punitions coercitives se compose de trois questions pour chacun des parents ($\alpha = 0,75$ pour l'échantillon judiciairisé; $0,80$ pour l'échantillon écolier), concernant la remontrance, l'utilisation d'un langage grossier et le recours à la force physique. Quatre choix de réponses sont possibles, allant de « jamais » à « souvent ». L'échelle varie de 3 à 12, 12 étant la position la plus problématique.

2.7.3. La stratégie d'analyse

L'ensemble des analyses sera fait séparément pour les adolescents et pour les adolescentes. Aussi, les analyses conduites sur l'échantillon d'écoliers et d'écolières permettront d'établir le potentiel de généralisation des résultats observés auprès de l'échantillon judiciairisé.

L'exposition des adolescents et des adolescentes aux facteurs de risque familiaux sera comparée à l'aide de tests de comparaison de moyennes². Ensuite, des analyses corrélationnelles seront effectuées afin de connaître la force de la relation entre ces facteurs de risque et les comportements violents³. Le test Z de Fisher permettra à cette étape de distinguer s'il existe des différences significatives entre ces corrélations. Des régressions incluant des effets d'interaction permettront par la suite de vérifier si les diverses variables indépendantes ont un impact différentiel sur la délinquance en fonction du sexe. Les termes d'interactions sont composés de variables standardisées afin de bien représenter le poids de chaque variable et de limiter la multicollinéarité. Finalement, des régressions linéaires identifieront les facteurs de risque ayant le plus de poids dans l'explication de la violence manifestée par les adolescents et les adolescentes.

2.8. RÉSULTATS

2.8.1. L'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe?

Le tableau 2.1 expose les résultats à l'aide de tests de moyennes. Les résultats sont présentés d'abord pour les adolescents et les adolescentes judiciairisés et ensuite pour les écoliers et les écolières.

² Sauf pour la variable *dépendance économique*, un test d'association sera fait.

³ Sauf pour la variable *dépendance économique*, un test-t sera fait.

Tableau 2.1.**Différences sexuelles dans l'exposition aux facteurs de risque familiaux.**

Échantillon judiciairisé				
Variables	Moyennes (é.-t.)		X²/ T de Student	N
	Garçons	Filles		
Dépendance économique	0,71 (0,45)	0,74 (0,44)	0,50	598
Déviance parentale	1,99 (0,75)	2,11 (0,81)	-1,62	646
Investissement	7,75 (1,65)	7,61 (1,82)	0,89	645
Attachement	26,80 (5,57)	24,63 (6,67)	3,58***	646
Supervision	4,84 (1,99)	5,36 (1,92)	-2,85**	646
Punitions coercitives	4,07 (1,55)	5,14 (2,41)	-5,11***	645

Échantillon d'écopiers				
Variables	Moyennes (é.-t.)		X²/ T de Student	N
	Garçons	Filles		
Dépendance économique	0,46 (0,50)	0,45 (0,50)	0,01	282
Déviance parentale	1,78 (0,70)	1,62 (0,61)	2,30*	381
Investissement	7,76 (1,74)	7,85 (1,74)	-0,53	378
Attachement	27,61 (5,12)	26,30 (6,22)	2,25*	380
Supervision	4,95 (1,86)	5,05 (1,94)	-0,35	382
Punitions coercitives	4,38 (1,64)	4,64 (1,87)	-1,41	382

* $p < 0,05$ ** $p < 0,01$ *** $p < 0,001$

Chez les adolescents et les adolescentes judiciairisés, les analyses révèlent quelques différences dans l'exposition aux facteurs de risque familiaux. Bien que leurs familles vivent sensiblement le même niveau de dépendance économique et de déviance parentale que celles de leurs confrères, les adolescentes judiciairisées rapportent un plus faible attachement familial. L'investissement familial ne se distingue pas selon le sexe. Les adolescentes rapportent aussi plus de supervision et plus de punitions coercitives que leurs confrères. En somme, les adolescentes judiciairisées affichent un profil familial

plus problématique que celui des garçons, bien qu'elles soient un peu plus supervisées.

Du côté des écoliers et des écolières, il existe plus de ressemblances que de différences entre les sexes. En effet, la dépendance économique, l'investissement, la supervision et les punitions coercitives prennent place de façon similaire dans les familles des écoliers et des écolières. Les écoliers rapportent plus de déviance chez leurs parents que les écolières. Cependant, ils rapportent un plus fort attachement à leurs parents que les écolières. Ces différences sont toutefois faibles.

En somme, ces résultats indiquent que les adolescentes judiciairisées perçoivent plus d'accrocs au sein de leur famille comparativement à leurs confrères. Cette adversité ne relève pas des difficultés financières ou des conduites déviantes des parents. Elle se manifeste plutôt par une certaine distance affective avec les parents et par l'exposition à des punitions coercitives qui impliquent des coups ou des paroles méprisantes.

2.8.2. La nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe ?

Les analyses précédentes ont indiqué que les adolescentes judiciairisées affichent un profil familial particulièrement vulnérable. Leur délinquance est-elle plus affectée par ce profil familial ? Le tableau 2.2 représente les corrélations qui ont été générées afin de connaître la force d'association entre les facteurs de risque familiaux et la fréquence des comportements violents.

Tableau 2.2.

Force d'association entre les facteurs de risque familiaux et les comportements violents.

Variables ⁴	Échantillon judiciaire	
	Garçons	Filles
	r	r
Déviante parentale	0,06	0,31***
Investissement	-0,12**	-0,21*
Attachement	-0,09	-0,17*
Supervision	-0,23***	-0,29***
Punitions coercitives	0,13**	0,1

Variables	Échantillon écolier	
	Garçons	Filles
	r	r
Déviante parentale	0,06	0,01
Investissement	-0,24***	-0,03
Attachement	-0,12	-0,08
Supervision	-0,19**	-0,25***
Punitions coercitives	0,10	0,06

* $p < 0,05$ ** $p < 0,01$ *** $p < 0,001$

Pour l'échantillon judiciaire, la dépendance économique, la déviance parentale et l'attachement ne sont pas associés à la fréquence des comportements violents des adolescents. Cependant, l'investissement familial est associé négativement et faiblement à la fréquence des comportements violents. Lorsque l'investissement est faible, les adolescents adoptent plus de comportements violents. La supervision parentale est négativement et modérément en lien avec la fréquence de leurs comportements violents. Une faible supervision influence à la hausse la fréquence de ces comportements. Finalement, les punitions coercitives sont positivement et faiblement associées à la fréquence de leurs comportements violents. En d'autres termes,

⁴ Seules les variables ordinales et continues ont été utilisées. Pour la variable dichotomique *dépendance économique*, un test-t a été fait. Il n'est significatif que pour le groupe des adolescentes judiciairisées. Se référer au texte pour l'interprétation.

plus elles sont fréquentes, plus les adolescents adoptent des comportements violents.

Chez les adolescentes judiciairisées, la fréquence des comportements violents varie selon la présence ou non de la dépendance économique ($t = -2,47$, $p < 0,05$). Chez celles qui vivent de la dépendance économique, la fréquence des comportements violents est plus élevée (moy. = 18,45; é.-t. = 7,23) que chez celles qui n'en vivent pas (moy. = 15,86; é.-t. = 4,56). La déviance parentale est positivement et modérément en lien avec la fréquence de ces comportements. Plus celle-ci est élevée, plus les comportements violents sont élevés aussi. Les liens sont négativement et modérément associés à la fréquence de leurs comportements violents. Plus l'investissement et l'attachement sont faibles, plus la fréquence des comportements violents est élevée. La supervision parentale est négativement et modérément associée aux comportements violents de ces adolescentes. Ainsi, une supervision relâchée augmente les comportements violents. Finalement, les punitions coercitives ne sont pas directement associées à la fréquence de ces comportements.

Ces résultats révèlent que seuls l'investissement et la supervision sont associés aux comportements violents quel que soit le sexe. Chez les adolescents, les punitions coercitives sont aussi associées à la fréquence des comportements violents. Chez leurs consoeurs, s'ajoutent la dépendance économique, la déviance parentale et l'attachement.

Pour les écoliers et les écolières, il existe beaucoup moins de facteurs de risque familiaux associés aux comportements violents. En effet, la dépendance économique, la déviance parentale, l'attachement et les punitions ne sont pas associés à la fréquence des comportements violents des écoliers et des écolières. Cependant, l'investissement familial est négativement et modérément associé à la fréquence des comportements violents des écoliers, mais non à celle des écolières. Ainsi, lorsque les écoliers passent peu de temps

avec leur famille, la fréquence de leurs comportements violents augmente. Il ressort également que la supervision est négativement et faiblement en lien, avec une force similaire, à la fréquence des comportements violents des écoliers et des écolières. Lorsque la supervision est relâchée, les comportements violents sont plus fréquents, à la fois chez les écoliers et les écolières.

Ces analyses ont permis de connaître les facteurs de risque familiaux associés aux comportements violents pour chaque sexe et pour chaque échantillon. Existe-t-il des différences significatives entre les garçons et les filles de ces deux échantillons? Le tableau 2.3 expose les résultats à cette question.

Tableau 2.3.

Résultats des différences entre les corrélations au test Z de Fisher.

Variables	Échantillon judiciairisé	Échantillon écolier
	p	p
Déviance parentale	0,006	0,630
Investissement	0,362	0,039
Attachement	0,389	0,683
Supervision	0,518	0,544
Punitions coercitives	0,739	0,846

Pour déterminer s'il existe une différence significative entre les sexes pour chacune des corrélations, un test Z de Fisher est utilisé. Lorsque le test est significatif ($p < 0,05$), une différence significative existe. Chez les adolescents et les adolescentes judiciairisés, la seule différence significative établie entre les corrélations concerne la déviance parentale. Il revient à dire que les comportements violents des adolescentes sont significativement plus influencés que ceux de leurs confrères par la déviance des parents. Chez les écoliers et les écolières, l'investissement familial influence significativement plus les comportements violents des écoliers que ceux des écolières. Ainsi, lorsque les écoliers passent peu de temps avec leur famille, la fréquence de

leurs comportements violents augmente significativement plus que ceux des écolières.

Indéniablement, certaines dimensions de la famille sont associées aux comportements délinquants. Ces dimensions varient-elles différemment pour les garçons et les filles? Le tableau 2.4 représente les termes d'interactions entre les facteurs de risque familiaux et le sexe.

Tableau 2.4.

Termes d'interaction entre les facteurs de risques familiaux et le sexe.

Variables	Échantillon judiciarisé β	Échantillon écolier β
Dépendance économique	-0,10 *	-0,02
Déviance parentale	-0,09 *	0,03
Investissement	-0,02	-0,15 **
Attachement	0,02	-0,06
Supervision	0,01	-0,04
Punitions coercitives	0,04	0,05

* $p \leq 0,05$ ** $p \leq 0,01$ *** $p \leq 0,001$

Chez les adolescents judiciarisés, l'impact de la dépendance économique et la déviance parentale sur les comportements violents sont influencés par le sexe. Plus précisément, l'impact de la dépendance économique sur les comportements violents est plus prononcé pour les filles que les garçons ($\beta = -0,10$; $p < 0,05$). L'impact de la déviance parentale est également plus importante sur les comportements violents de ces adolescentes que sur ceux de leurs confrères ($\beta = -0,09$; $p < 0,05$). Il revient à dire que les comportements violents des adolescentes judiciarisées sont plus influencés que ceux de leurs confrères par ces facteurs distants. Par contre, l'influence des facteurs proximaux comme les liens d'attachement et d'investissement et les pratiques disciplinaires (supervision et punitions) est semblable pour les adolescents et les adolescentes judiciarisés. Chez les écoliers et les écolières, seul l'investissement a un impact différent selon le sexe sur les comportements

violents. Le temps passé en famille a plus d'influence sur les comportements violents des écoliers que ceux des écolières ($\beta = -0,15$; $p < 0,01$). En d'autres termes, l'association entre l'investissement familial et les comportements violents est significativement différente entre les écoliers et les écolières.

Ces résultats indiquent que la plupart des facteurs de risque familiaux ont une influence similaire sur la participation des adolescents et des adolescentes à des comportements violents. Les caractéristiques des parents des adolescentes judiciairisées semblent toutefois occuper plus de poids dans l'émergence des comportements violentes. Une analyse multivariée de l'ensemble des facteurs familiaux permettra de soutenir cette affirmation avec plus d'assurance.

2.8.3. Quels sont les facteurs familiaux qui expliquent le mieux la délinquance des filles et celle des garçons ?

Le tableau 2.5 expose potentiel explicatif des facteurs familiaux lorsque ceux-ci sont analysés sous une forme multivariée.

Tableau 2.5.

Matrice de régressions multiples.

Variables	Échantillon judiciairisé		Échantillon écolier	
	Garçons	Filles	Garçons	Filles
	β	β	β	β
Dépendance économique	-0,05	0,13	0,05	-0,01
Déviance parentale	0,03	0,20*	-0,04	0,15
Investissement	-0,10*	-0,07	-0,24*	0,02
Attachement	0,09	0,10	0,02	0,07
Supervision	-0,22***	-0,24*	-0,20*	-0,36***
Punitions coercitives	0,09	0,05	0,13	0,11
R²	7,5 %	15,4 %	12,5 %	10,1 %
F	6,12***	3,90***	2,87 *	2,68*

* $p \leq 0,05$ ** $p \leq 0,01$ *** $p \leq 0,001$

Pour les garçons judiciairisés, les facteurs de risque familiaux analysés expliquent 7,5 % de la variance des comportements violents ($F = 6,12$; $p < 0,001$). L'investissement familial ($\beta = -0,10$; $p < 0,05$) et la supervision ($\beta = -0,22$; $p < 0,001$) sont les prédicteurs significatifs de ce comportement. Le premier est de faible force et le second est plutôt modéré. Ces résultats suggèrent que les adolescents judiciairisés qui passent peu de temps avec leurs parents et qui sont peu supervisés ont une fréquence plus élevée de comportements violents. Chez leurs consœurs judiciairisées, les facteurs expliquent 15,4 % de la variance des comportements violents ($F = 3,90$; $p < 0,001$). Dans ce cas-ci, la déviance des parents ($\beta = 0,20$; $p < 0,05$) et la supervision ($\beta = -0,24$; $p < 0,05$) s'affichent comme des prédicteurs modérés de la fréquence des comportements violents. Lorsque les adolescentes judiciairisées vivent avec des parents qui consomment régulièrement de l'alcool et qui ne sont pas en mesure de fournir une supervision adéquate, la fréquence de leurs comportements violents est élevée.

Du côté des écoliers, il apparaît que ces facteurs expliquent 12,5 % de la variance des comportements violents des écoliers ($F = 2,87$; $p < 0,05$). L'investissement ($\beta = -0,24$; $p < 0,05$) et la supervision ($\beta = -0,20$; $p < 0,05$) sont des prédicteurs de force modérée. Il revient à dire que les écoliers qui sont peu investis par leur famille et qui sont l'objet d'une supervision relâchée commettent plus de comportements violents. Chez leurs consœurs, les facteurs de risque familiaux à l'étude expliquent 10,1 % de la variance de leurs comportements violents ($F = 2,68$; $p < 0,05$). Parmi ces facteurs, seule la supervision prédit modérément la fréquence de leurs comportements violents ($\beta = -0,36$; $p < 0,001$). Les écolières peu supervisées par leurs parents affichent une fréquence de comportements violents élevée.

Somme toute, ces facteurs familiaux expliquent une faible proportion des comportements violents. Par ailleurs, il ressort que la supervision s'affiche comme une dimension importante pour prédire les comportements violents quel que soit le sexe. Chez les écoliers et les adolescents judiciairisés,

l'investissement familial apparaît également important pour expliquer les comportements violents. Chez les adolescentes judiciairisées, des facteurs plus distants, comme la déviance des parents, ont un rôle sur ces comportements.

2.9. CONCLUSION

Cet article adressait trois questions spécifiques. Premièrement, l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe? Deuxièmement, la nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe? Troisièmement, quels sont les facteurs familiaux qui expliquent le mieux la délinquance des filles et celle des garçons ?

Cette étude s'avère un complément psychosocial intéressant à la recherche sur la délinquance juvénile et à celle sur les interventions cliniques. En effet, le débat à l'origine de cette recherche, les résultats divergents entre l'étude de Farrington et Painter (2002) et celle de Moffitt et al. (2001), amène à se questionner sur l'impact différentiel des facteurs familiaux sur la délinquance selon le sexe.

Pour la première question, les résultats indiquent que le milieu familial des garçons et des filles, quel que soit l'échantillon, se ressemble plus qu'il ne diffère. Toutefois, il apparaît que les adolescentes judiciairisées sont l'objet de plus de punitions coercitives que les adolescents judiciairisés et qu'elles ont des liens familiaux plus ténus que leurs confrères. Ces résultats concordent avec les études qui soutiennent que les filles délinquantes sont confrontées à des difficultés sur le plan relationnel et qu'elles vivent souvent dans des milieux où la violence sévit (Belknap et Holsinger, 1998; Broidy et Agnew, 1997; Cernkovich et Giordano, 1987; Lanctôt, 1999). Cependant, contrairement à d'autres études (Lavoie et al., 2002; Moffitt et al., 2001; Strauss, 1991), celle-ci expose que les filles reçoivent plus de punitions coercitives que les garçons. Les adolescentes judiciairisées affichent donc un profil familial plus désavantagé que celui de leurs confrères. Il faut ensuite se questionner sur

l'impact de ces ressemblances et de ces distinctions sur les comportements violents.

Pour les deuxième et troisième questions de recherche, les analyses de corrélations révèlent que la supervision constitue un facteur fortement associé à la violence, autant pour les filles que pour les garçons, et ce, quel que soit l'échantillon. Les analyses de régression ont aussi réitéré ce pouvoir d'inhibition de la supervision parentale sur les comportements délinquants. Plusieurs études avaient rapporté ce résultat spécifiquement pour les garçons (Cusson, 1990; Farrington, 2002; Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986). Notre étude indique que ces résultats se transposent tout aussi bien aux filles. De la même façon, les analyses d'interaction, tout comme les régressions, montrent que les dimensions les plus proximales ont le même impact sur les comportements violents, quel que soit le sexe et l'échantillon. Ainsi, l'attachement et les pratiques disciplinaires n'ont pas d'effet différent selon le sexe sur les comportements violents.

Toutefois, des facteurs qui relèvent directement des caractéristiques des parents, dont leur dépendance économique et leur déviance, influencent particulièrement les comportements violents des filles judiciairisées. Ces associations ne s'observent pas pour les garçons, qu'ils soient judiciairisés ou écoliers. Les termes d'interaction confirment ces résultats et les résultats au test de Fisher vont dans le même sens pour la déviance parentale chez les filles judiciairisées. Ceci va à l'encontre de ce que démontrent Moffitt et al. (2001). Le potentiel explicatif de la déviance parentale semble notable pour les adolescentes judiciairisées, puisque ce facteur de risque ressort aussi de l'analyse multivariée. Ce dernier résultat est contraire à ceux qui avaient été recensés à ce sujet (Burton et al., 1995; Moffitt et al., 2001; Farrington et Painter, 2002). C'est donc dire que des facteurs plus distants affichent un potentiel explicatif supérieur pour les filles que pour les garçons. À l'inverse, l'investissement avec la famille occupe un poids explicatif plus important pour les garçons que pour les filles.

Ces résultats suggèrent que le débat entourant l'influence différentielle de la famille selon le sexe porte plus sur les facteurs de risque n'ayant que des effets indirects sur la délinquance. Au sein de la présente étude, la presque totalité des facteurs les plus proximaux expliquent aussi bien la violence des filles que celle des garçons. Par le fait même, les théories criminologiques classiques sont utiles et pertinentes à la compréhension de la violence des adolescentes. Le développement de théories spécifiques aux filles n'apparaît pas nécessaire. Ceci réitère l'importance d'appliquer sensiblement les mêmes théories aux garçons et aux filles et d'éviter la dichotomie dans les explications. Comme Lanctôt et Le Blanc (2002) l'ont proposé, il est préférable d'opter pour un ajustement des théories existantes pour mieux représenter la délinquance des filles que de polariser les explications selon les sexes.

L'ajustement des théories existantes devrait porter sur des facteurs plus distants afin de bien saisir la réalité des filles et des garçons. Nos résultats ont d'ailleurs exposé le potentiel explicatif supérieur des facteurs plus distants pour les filles que pour les garçons. Les adolescentes judiciairisées vivent plus de difficultés familiales que les adolescents judiciairisés et la délinquance de celles-ci est plus affectée par les caractéristiques de leurs parents que celle de leurs confrères. Ces caractéristiques propulsent vers les comportements violents celles qui en vivent dans leur famille. Ces caractéristiques parentales s'apparentent à ce que Broidy et Agnew (1997) associent aux conditions adverses⁵. Par conséquent, il s'avère pertinent de porter attention à ces facteurs dans les explications de la délinquance. Les théories de l'adversité semblent une voie à emprunter et à développer pour mieux saisir les distinctions entre les comportements délinquants des filles et des garçons, notamment chez les adolescents et les adolescentes judiciairisés.

Il demeure que certaines limites peuvent atténuer ces résultats. En effet, considérant les limites reliées à la mesure de nos concepts plus distants, il est difficile de se positionner avec certitudes sur l'influence différentielle selon le

⁵ Traduction de *strain*.

sexe de ces facteurs familiaux. Notamment, la déviance parentale qui est mesurée par une seule question. Cette lacune est notoire puisque cette seule question parvient difficilement à capter la nature et l'ampleur de la déviance des parents. Il ne faut donc pas écarter l'impact de cette dimension sur les comportements violents des garçons. De plus, les analyses gagneraient à inclure d'autres facteurs comme les conflits parentaux et la victimisation sexuelle, puisque la littérature relève leur impact sur la délinquance. Il faut également reconnaître que l'échantillon provenant des écoles avait une puissance statistique plus limitée que celle des adolescents et des adolescentes judiciairisés. Les indicateurs reliés à la structure de la famille variaient peu entre les répondants. Cette plus grande homogénéité rendait difficile l'analyse des différences individuelles. Aussi, il est important de rappeler que les analyses ne sont effectuées qu'à un seul temps de mesure. Il n'est donc pas possible d'établir un ordre causal. Pour comprendre plus en détail l'impact différentiel des facteurs de risque familiaux selon le sexe, il faudrait vérifier un modèle longitudinal complet.

Ces limites mises part, cette étude procure des points de repère intéressants pour orienter la prévention et l'intervention. Il ressort qu'il faut d'abord cibler la supervision, puisque son influence sur les comportements violents s'est démarquée, quel que soit le sexe ou l'échantillon. Il faut également favoriser le développement des interventions qui visent les caractéristiques parentales problématiques, comme la consommation abusive d'alcool de la part des parents, et de celles qui favorisent l'établissement de forts liens. Il revient à dire qu'il faut inclure les parents dans les programmes de réadaptation. Il apparaît plus judicieux de tenir compte de divers acteurs et de ne pas orienter l'intervention seulement sur le jeune ou les parents (Normand, Vitaro et Charlebois, 2000). Les parents doivent être en mesure de projeter un modèle positif et d'établir une bonne relation avec leurs enfants. Ceci prévaut fortement pour les adolescentes judiciairisées pour qui l'aspect relationnel est lacunaire. Il faut aussi favoriser l'utilisation de punitions efficaces, d'une bonne supervision et un perfectionnement de la capacité de résolution de

problèmes (Cusson, 1998; Patterson et al., 1992; Reese, Vera, Simon et Ikeda, 2000).

Le programme *Aggression Replacement Training* (A.R.T.), qui prend place dans les Centres jeunesse Batshaw, favorise l'intervention auprès des parents (Lanctôt et Lamoureux, 2004). Par le biais de jeux de rôles, de rétroactions et de devoirs, A.R.T. offre un perfectionnement du contrôle de la colère et du raisonnement moral. La famille et le jeune travaillent ensemble afin de trouver des solutions pour diverses situations qui créent des tensions (heures de rentrées, disputes, etc.). Ces activités visent donc à réduire les facteurs de stress et à solidifier les liens. Sachant que les parents des adolescentes judiciairisées consomment beaucoup d'alcool et ont recours à des punitions coercitives, ces activités pourraient leur être utiles. Quant aux centres jeunesse de Montréal, ils offrent des services de médiation et tentent de développer des interventions adaptées auprès des familles qui ont une problématique de violence (Centre jeunesse de Montréal, 2002-2003). Ceci favorise l'établissement d'une meilleure communication et la résolution des conflits. Santé Canada fournit également des conseils aux parents afin de maîtriser la colère et le stress de leur adolescent (Fraser, 1995). Il indique aussi l'importance d'une discipline ferme où il y a place à la négociation et la communication. Encore une fois, ces démarches semblent appropriées puisqu'elles réduisent les conditions adverses, favorisent les pratiques parentales adéquates et solidifient les liens. Puisqu'il est clair qu'une seule et même intervention ne peut convenir à tous les adolescents (Le Blanc, Dionne, Proulx, Grégoire, et Trudeau-Le Blanc, 1998a), il apparaît judicieux d'approfondir nos connaissances sur les influences différentielles de la famille selon le sexe.

2.10. RÉFÉRENCES

- Anderson, B. J., Holmes, M. D. et Ostresh, E. (1999). Male and female delinquents' attachments on severity of self-reported delinquency. *Criminal Justice and Behavior*, 26 (4), 435-452.
- Belknap, J. et Holsinger, K. (1998). An overview of delinquent girls : How theory and practice have failed and the need for innovative changes, Dans Zaplin, R. T., *Female offenders, critical perspectives and effective interventions*, 31-64, Maryland, Aspen Publishers inc.
- Bertrand, M. A. (1979). La femme et le crime. Montréal : Editions L'Univers.
- Broidy, L. et Agnew, R. (1997). Gender and crime : A general strain theory perspective. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 34 (3), 275-305.
- Burton, V. S., Evans, T. D., Kethineni, S. R., Cullen, F. T., Dunaway, R. G., Payne, G. L. (1995). The impact of parental controls on delinquency. *Journal of Criminal Justice*, 23 (2), 111-126.
- Canter, R. J. (1982). Family correlates of male and female delinquency. *Criminology*, 20 (2), 149-167.
- Centre jeunesse de Montréal, Institut universitaire, Rapport 2002-2003, Consulté le 11 août 2004, www.centrejeunessedemontreal.qc.ca.
- Cernkovich, S. A. et Giordano, P. C. (1987). Family relationships and delinquency. *Criminology*, 25, 285-321.
- Chesney-Lind, M. et Sheldon, R. G. (1998). *Girls delinquency and juvenile justice*, 2^{ème} édition, Belmont, Californie : West / Wadsworth.
- Cloutier, R. (1996). *Psychologie de l'adolescence*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- Cusson, M. (1990). *Croissance et décroissance du crime*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cusson, M. (1998). *Criminologie actuelle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- DeKeseredy, W. S. (2000). *Women, crime, and the criminal justice system*. Cincinnati : Anderson.
- Farrington, D.P. (1998). Predictors, causes, and correlates of male youth violence. Dans Tonry, M. et Moore, M. H. (Edit). *Youth Violence*, 421-475, Chicago, IL: University of Chicago Press.

- Farrington, D.P. (2002). Families and crime. Dans Wilson, J. Q. et Petersilia, J. (Edit). *Crime : Public policies for crime control*, 2^{ième} édition, 129-148, Oakland, California : Institute for Contemporary Studies Press.
- Farrington, D. P. et Painter, K. A. (2002). *Gender differences in offending : Implications for risk-focussed prevention*. Rapport du Home Office Research Study.
- Fraser, G. (1995). *La relation parents-adolescents : Comment les parents peuvent-ils en tirer le meilleur parti?* Réalisé par le Centre national d'information sur la violence dans la famille pour Santé Canada, Gouvernement du Canada.
- Fréchette, M. et Le Blanc, M. (1987). *Délinquances et délinquants*. Boucherville : Gaëtan Morin Éditeur.
- Gottfredson, M.R. et Hirschi, T. (1990). A general theory of crime. Stanford California : Stanford University Press.
- Heimer, K. et De Coster, S. (1999). The gendering of violent delinquency. *Criminology*, 37 (2), 277-317.
- Herrera, V. M. et McCloskey, L. A. (2001). Gender differences in the risk for delinquency among youth exposed to family violence. *Child Abuse and Neglect The International Journal*, 25, (8), 1037-1051.
- Hirschi, T. (1969). *Causes of delinquency*. University of California Press : Berkeley.
- Johnson, R. E. (1986). Family structure and delinquency : General patterns and gender differences. *Criminology*, 24 (1), 65-83.
- Johnson, R. A., Su, S. S., Gerstein, D. R., Shin, H. C. et Hoffman, J. P. (1995). Parental influences on deviant behavior in early adolescence : A logistic response analysis of age- and gender-differentiated effects. *Journal of Quantitative Criminology*, 11, (2), 167-193.
- Lanctôt, N. (1999). Les perspectives théoriques sur la marginalité des adolescentes : Vers une intégration des connaissances. *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, 1, 31-54.
- Lanctôt, N. et Lamoureux, A. (2004). *Aggression Replacement Training : The description of the implementation process at Batshaw Youth and Family Center*. Rapport déposé pour les centres jeunesse Batshaw.
- Lanctôt, N. et Le Blanc, M. (2002). Explaining deviance by adolescent females. *Crime and Justice : A review of Research*, 29, 113-202.

- Lavoie, F., Hébert, M., Tremblay, R., Vitaro, F., Vézina, L., McDuff, P. (2002). History of family dysfunction and perpetration of dating violence by adolescent boys: A longitudinal study. *Journal of Adolescent Health*, 30, 375-383.
- Le Blanc, M. (1992a). Family dynamics, adolescent delinquency and adult criminality. *Psychiatry*, 55, 336-353.
- Le Blanc, M. (1992b). MASPAQ, Manuel sur les mesures de l'adaptation sociale et personnelle pour les adolescents québécois. Groupe de recherche sur l'inadaptation psycho-sociale à l'enfance, Montréal: Université de Montréal.
- Le Blanc, M. (1999). *La régulation familiale de la conduite délinquante des adolescents: Vers un paradigme de criminologie appliquée*, XIIIème Congrès international de recherche en criminologie juvénile, Liège, Belgique.
- Le Blanc, M. et Bouthiller, C. (2001). Formes de la régulation familiale et conduites déviantes chez les adolescents, *Revue de psychoéducation et d'orientation*, 30 (2), 329-348.
- Le Blanc, M., Dionne, J., Proulx, J., Grégoire, J. et Trudeau-Le Blanc, T. (1998a). *Intervenir autrement, Un modèle différentiel pour les adolescents en difficulté*, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal.
- Le Blanc, M., McDuff, P. et Kaspy, N. (1998b). Family and early adolescent delinquency: A comprehensive sequential family control model, *Early Child Development and Care*, 142, 63-91.
- Loeber, R. et Stouthamer-Loeber, M. (1986). Family factors as correlates and predictors of juvenile conduct problems and delinquency. Dans Tonry M. et Morris, N. (Edit.), *Crime and Justice: An Annual Review of Research*, 7, 29-150. Chicago: The University of Chicago Press.
- Mears, D. P., Ploeger, M. et Warr, M. (1998). Explaining the gender gap in delinquency: Peer influence and moral evaluations of the behavior. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 35 (3), 251-266.
- Moffitt, T., Caspi, A., Rutter, M. et Silva, P. A. (2001). *Sex differences in antisocial behavior*. U.K.: Cambridge University Press.
- Normand, C. L., Vitaro, F. et Charlebois, P. (2000). Comment améliorer la participation et réduire l'attrition des participants aux programmes de prévention? Dans Vitaro, F. et Gagnon, C. (Édit), *Prévention des problèmes d'adaptation chez les enfants et les adolescents*, Tome I, 101-140. Montréal: Presses de l'Université du Québec.

- Odgers, C. L. et Moretti, M. M. (2002). Aggressive and antisocial girls : Research update and challenges. *International Journal of Forensic Mental Health*, 1 (2), 103-119.
- Patterson, G. R., Reid, J. B. et Dishion, T. J. (1992). *Antisocial boys*. Eugene (O.R.) : Castalia.
- Rankin, J. H. et Wells, L. E. (1990). The effect of parental attachments and direct controls on delinquency. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 27,(2), 140-165.
- Reese, L. E., Vera, M. E., Simon, T. R., et Ikeda, R. M. (2000). The role of families and care givers as risk and protective factors in preventing youth violence. *Clinical Child and Family Psychology Review*, 3,(1), 61-77.
- Rosenbaum, J. L. (1989). Family dysfunction and female delinquency. *Crime and Delinquency*, 35 (1), 31-44.
- Strauss, M. A. (1991). Discipline and deviance: Physical punishment of children and violence and other crime in adulthood. *Social-Problems*, 38,(2), 133-154.
- Widom, C. S. (1989). The cycle of violence. *Science*. 244, 160-166.
- Xiaoming, L. Feigelman, S. et Stanton, B. (2000) Perceived parental monitoring and health risk behaviors among urban low-income african-american children and adolescents. *Journal of Adolescents Health*, 27, 43-48.

3. Chapitre de conclusion

3.1. Conclusion

Ce mémoire adressait trois questions spécifiques. Premièrement, l'exposition aux facteurs de risque familiaux diffère-t-elle selon le sexe? Deuxièmement, la nature et la force d'association des facteurs de risque familiaux aux comportements violents varient-elles selon le sexe? Troisièmement, quels sont les facteurs familiaux qui expliquent le mieux la délinquance des filles et celle des garçons ?

Pour répondre à ces questions, un échantillon de 506 adolescents et 150 adolescentes judiciairisés ainsi qu'un échantillon de 204 écoliers et de 198 écolières ont été utilisés. Tous les participants ont répondu au MASPAQ, un questionnaire auto-révélé. Les données sont donc comparables.

Cet outil est pertinent puisqu'il permet de recueillir les opinions et les réactions des adolescentes et adolescents. Cette cueillette de l'information directement à la source assure l'authenticité des réponses et la saisie des comportements non observables (Angers, 1996; Goddard, Goff, Melançon et Huebner, 2000). Selon certains, les questionnaires auto-révélés sont particulièrement valides dans le cas de comportements violents (Fagan et Wexler, 1987) ou de questions au sujet de la famille (Loeber et Stoutamer-Loeber, 1986). Cependant, il faut rester vigilant aux potentiels biais qui émanent de l'interprétation que font les adolescent(e)s de leur vécu familial et délinquant comme les défaillances de la mémoire et les déformations volontaires pour plaire (Angers, 1996; Farrington, 2002; Larzelere et Patterson, 1990; Simon, Chao, Conger et Elder, 2001).

De plus, l'étude spécifique des comportements violents est soutenue par la littérature qui indique une relation entre l'influence de la famille et ce type de comportements (Boidly et Agnew, 1997; Farrington, 1998; Farrington et Painter, 2002; Lavoie et al., 2002; Strauss, 1991; Xiaoming et al., 2000).

Pour la première question, les résultats indiquent que le milieu familial des garçons et des filles, quel que soit l'échantillon, se ressemble plus qu'il ne diffère. Toutefois, il apparaît que les adolescentes judiciairisées sont l'objet de plus de punitions coercitives que les adolescents judiciairisés et qu'elles ont des liens familiaux plus ténus que leurs confrères. Ces résultats concordent avec les études qui soutiennent que les filles délinquantes sont confrontées à des difficultés sur le plan relationnel et qu'elles vivent souvent dans des milieux où la violence sévit (Belknap et Holsinger, 1998; Broidy et Agnew, 1997; Cernkovich et Giordano, 1987; Lanctôt, 1999). Cependant, contrairement à d'autres études (Lavoie et al., 2002; Moffitt et al., 2001; Strauss, 1991), celle-ci expose que les filles reçoivent plus de punitions coercitives que les garçons. Les adolescentes judiciairisées affichent donc un profil familial plus désavantagé que celui de leurs confrères. Il faut ensuite se questionner sur l'impact de ces ressemblances et de ces distinctions sur les comportements violents.

Pour les deuxième et troisième questions de recherche, les analyses de corrélations révèlent que la supervision constitue un facteur fortement associé à la violence, autant pour les filles que pour les garçons, et ce, quel que soit l'échantillon. Les analyses de régression ont aussi réitéré ce pouvoir d'inhibition de la supervision parentale sur les comportements délinquants. Plusieurs études avaient rapporté ce résultat spécifiquement pour les garçons (Cusson, 1990; Farrington, 2002; Le Blanc et al., 1998b; Loeber et Stouthamer-Loeber, 1986). Notre étude indique que ces résultats se transposent tout aussi bien aux filles. De la même façon, les analyses d'interaction, tout comme les régressions, montrent que les dimensions les plus proximales ont le même impact sur les comportements violents, quel que soit le sexe et l'échantillon. Ainsi, l'attachement et les pratiques disciplinaires n'ont pas d'effet différent selon le sexe sur les comportements violents.

Toutefois, des facteurs qui relèvent directement des caractéristiques des parents, dont leur dépendance économique et leur déviance, influencent particulièrement les comportements violents des filles judiciairisées. Ces

associations ne s'observent pas pour les garçons, qu'ils soient judiciairisés ou écoliers. Les termes d'interaction confirment ces résultats et les résultats au test de Fisher vont dans le même sens pour la déviance parentale chez les filles judiciairisées. Ceci va à l'encontre de ce que démontrent Moffitt et al. (2001). Le potentiel explicatif de la déviance parentale semble notable pour les adolescentes judiciairisées, puisque ce facteur de risque ressort aussi de l'analyse multivariée. Ce dernier résultat est contraire à ceux qui avaient été recensés à ce sujet (Burton et al., 1995; Moffitt et al., 2001; Farrington et Painter, 2002). C'est donc dire que des facteurs plus distants affichent un potentiel explicatif supérieur pour les filles que pour les garçons. À l'inverse, l'investissement avec la famille occupe un poids explicatif plus important pour les garçons que pour les filles.

3.2. Les limites

Il demeure que certaines limites peuvent atténuer ces résultats. En effet, considérant les limites reliées à la mesure de des concepts plus distants, il est difficile de se positionner avec certitudes sur l'influence différentielle selon le sexe de ces facteurs familiaux. Notamment, la déviance parentale qui est mesurée par une seule question. Cette lacune est notoire puisque cette seule question parvient difficilement à capter la nature et l'ampleur de la déviance des parents. Il ne faut donc pas écarter l'impact de cette dimension sur les comportements violents des garçons.

De plus, les analyses gagneraient à inclure d'autres facteurs comme la victimisation sexuelle et les conflits entre les parents, puisque la littérature relève leur impact sur la délinquance. Par ailleurs, il est pertinent de rappeler au lecteur que certaines études sur les différences sexuelles tiennent compte de facteurs biologiques ou de facteurs reliés à la personnalité (Bem, 1993; Maccoby, 1998; Taylor, Iacono et McGue, 2000). En effet, dans ce mémoire, des facteurs psychosociaux liés au contrôle et à l'apprentissage se sont avérés en lien avec les comportements violents. Cependant, d'autres auteurs proposent que les parents transmettent par leurs gènes des prédispositions à

la déviance (Taylor et al., 2000). Ces facteurs biologiques expliqueraient aussi les différences sexuelles en délinquance (Taylor et al., 2000).

Il faut également reconnaître que l'échantillon provenant des écoles avait une puissance statistique plus limitée que celle des adolescents et des adolescentes judiciairisés. Les indicateurs reliés à la structure de la famille variaient peu entre les répondants. Cette plus grande homogénéité rendait difficile l'analyse des différences individuelles. Aussi, il est important de rappeler que les analyses ne sont effectuées qu'à un seul temps de mesure. Il n'est donc pas possible d'établir un ordre causal. Pour comprendre plus en détail l'impact différentiel des facteurs de risque familiaux selon le sexe, il faudrait vérifier un modèle longitudinal complet.

3.3. *Les implications*

Mises à part ces limites, cette étude s'avère un complément psychosocial intéressant à la recherche sur la délinquance juvénile. Cette étude a des implications théorique et clinique. Plus précisément, elle apporte un apport substantiel à la recherche sur les différences sexuelles en délinquance.

En effet, le débat à l'origine de cette recherche, les résultats divergents entre l'étude de Farrington et Painter (2002) et celle de Moffitt et al. (2001), amène à se questionner sur l'impact différentiel des facteurs familiaux sur la délinquance selon le sexe. En définitive, les présentes analyses révèlent que les adolescentes judiciairisées affichent un profil familial plus problématique que celui de leurs confrères, bien qu'elles soient un peu plus supervisées. De plus, les familles des écoliers et des écolières sont plus similaires que les familles des adolescents et des adolescentes judiciairisés. Il s'avère également que les conditions familiales adverses s'affichent comme une dimension primordiale pour comprendre les comportements violents. De façon générale, il apparaît que les dimensions familiales plus proximales des comportements violents, comme la supervision, ont plus d'impact sur ces comportements.

Ces résultats suggèrent que le débat entourant l'influence différentielle de la famille selon le sexe porte plus sur les facteurs de risque n'ayant que des effets indirects sur la délinquance. Au sein de la présente étude, la presque totalité des facteurs les plus proximaux expliquent aussi bien la violence des filles que celle des garçons. Par le fait même, les théories criminologiques classiques sont utiles et pertinentes à la compréhension de la violence des adolescentes. Le développement de théories spécifiques aux filles n'apparaît pas nécessaire. Ceci réitère l'importance d'appliquer sensiblement les mêmes théories aux garçons et aux filles et d'éviter la dichotomie dans les explications. Comme Lanctôt et Le Blanc (2002) l'ont proposé, il est préférable d'opter pour un ajustement des théories existantes pour mieux représenter la délinquance des filles que de polariser les explications selon les sexes.

L'ajustement des théories existantes devrait porter sur des facteurs plus distants afin de bien saisir la réalité des filles et des garçons. Les présents résultats ont d'ailleurs exposé le potentiel explicatif supérieur des facteurs plus distants pour les filles que pour les garçons. Les adolescentes judiciairisées vivent plus de difficultés familiales que les adolescents judiciairisés et la délinquance de celles-ci est plus affectée par les caractéristiques de leurs parents que celle de leurs confrères. Ces caractéristiques propulsent vers les comportements violents celles qui en vivent dans leur famille. Ces caractéristiques parentales s'apparentent à ce que Broidy et Agnew (1997) associent aux conditions adverses¹. Par conséquent, il s'avère pertinent de porter attention à ces facteurs dans les explications de la délinquance. Les théories de l'adversité semblent une voie à emprunter et à développer pour mieux saisir les distinctions entre les comportements délinquants des filles et des garçons, notamment chez les adolescents et les adolescentes judiciairisés.

¹ Traduction de *strain*.

En somme, au plan théorique, cette étude soutient les études précédentes qui ont démontré l'importance et l'utilité des théories criminologiques classiques pour expliquer les différences sexuelles en délinquance. De surcroît, elle soulève certaines différences entre les sexes et spécifie qu'il faut plutôt opter pour un ajustement des théories existantes pour en tenir compte.

Finalement, au plan de l'intervention, on gagne à connaître le milieu familial dans lequel évolue l'adolescent ou l'adolescente qu'on veut aider. Il peut devenir intéressant d'orienter l'intervention vers les dimensions familiales les plus susceptibles d'influencer les comportements violents. Il apparaît justifié, à la lumière des résultats obtenus, d'orienter la prévention et l'intervention d'abord vers la supervision, puisqu'elle s'avère une dimension importante de la famille et son influence sur les comportements violents s'est démarquée, quel que soit le sexe ou l'échantillon. Il faut également favoriser le développement de l'intervention qui se base sur des facteurs qui améliorent l'attachement aux parents. Il revient à dire qu'il faut surtout travailler avec les parents. Les parents doivent être en mesure de projeter un modèle positif à leurs enfants et d'établir une bonne relation avec eux. Ceci prévaut fortement pour les adolescentes judiciairisées pour qui l'aspect relationnel est très important. Il faut aussi favoriser l'utilisation de punitions efficaces, d'une bonne supervision et un perfectionnement de la capacité de résolution de problèmes (Cusson, 1998; Patterson et al., 1992; Reese, Vera, Simon et Ikeda, 2000).

L'intervention préventive doit toutefois apparaître tôt dans la vie de l'enfant et s'adresser autant à l'enfant qu'à l'adulte pour être efficace (Cusson, 1998). En effet, il s'avère plus judicieux de tenir compte de divers acteurs et de ne pas orienter l'intervention seulement sur le jeune ou les parents (Hamel, et al., 2004 à paraître; Normand, Vitaro et Charlebois, 2000). Il est possible d'améliorer ou de développer ces techniques à l'aide de programmes qui s'offrent dans des écoles, les centres communautaires, le milieu familial ou en privé (ex. : psychologue) (Reese et al., 2000; Reno, Marcus, Leary, et Wilson, 2001).

Le programme *Aggression Replacement Training* (A.R.T.) qui prend place dans les Centres jeunesse Batshaw favorise l'intervention auprès des parents (Lanctôt et Lamoureux, 2004). Via des jeux de rôles, des rétroactions et des devoirs, A.R.T. offre un perfectionnement du contrôle de la colère et du raisonnement moral. La famille et le jeune travaillent ensemble afin de trouver des solutions pour diverses situations qui créent des tensions (ex. : heures de rentrées, disputes, le manque de communication). Ces activités visent donc à réduire les facteurs de stress et à solidifier les liens. Sachant que les parents des adolescents et des adolescentes judiciairisés consomment beaucoup d'alcool et ont recours à des punitions coercitives, ces activités pourraient leur être utiles. Quant aux centres jeunesse de Montréal, leur rapport de 2002-2003 rappelle qu'ils offrent des services de médiation et tentent de développer des interventions adaptées auprès des familles qui ont une problématique de violence. Ceci favorise l'établissement d'une meilleure communication et la résolution des conflits. De plus, les CLSC, en collaboration avec les centres jeunesse ou divers organismes communautaires, peuvent orienter les parents vers des groupes d'aide ou conseiller des formations adaptées aux besoins des parents et de leur adolescent(e) (Association des CLSC et des CHLSD du Québec, 2004). Santé Canada (1995) fournit également des conseils aux parents afin de maîtriser la colère et le stress de leur adolescent. Il propose des moyens d'améliorer leur communication. Il indique aussi l'importance d'une discipline ferme où il y a place à la négociation. Encore une fois, ces démarches semblent appropriées puisqu'elles favorisent les pratiques parentales adéquates et solidifient les liens.

En terminant, puisqu'il est clair qu'une seule et même intervention ne peut convenir à tous les adolescents (Le Blanc et al., 1998a), il apparaît judicieux d'approfondir nos connaissances sur les influences différentielles de la famille selon le sexe. Il s'avère également qu'il faut porter une attention spéciale aux filles et à ce qu'elles vivent dans leur famille. Sachant qu'elles sont plus exposées aux difficultés familiales, mais que leur participation aux

comportements violents est moindre que celle des garçons, il apparaît qu'il faut s'interroger au sujet d'autres manifestations, celles-ci plus intériorisées.

4. Liste des références

4.1. Références

- Anderson, B. J., Holmes, M. D. et Ostresh, E. (1999). Male and female delinquents' attachments on severity of self-reported delinquency. *Criminal Justice and Behavior*, 26 (4), 435-452.
- Angers, M. (1996). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Montréal :CEC.
- Association des CLSC et des CHLSD du Québec. (2004). Consulté le 11 août 2004. www.clsc-chsld.qc.ca.
- Aker, R. L. (1994). *Criminological theories : Introduction and evaluation*. Los Angel, GA : Roxbury.
- Belknap, J. et Holsinger, K. (1998). An overview of delinquent girls : How theory and practice have failed and the need for innovative changes, Dans Zaplin, R. T., *Female offenders, critical perspectives and effective interventions*, 31-64, Maryland, Aspen Publishers inc.
- Bem, S. L. (1993). *The lenses of gender. Transforming the debate on sexual inequality*. New Haven : Yale University Press.
- Bertrand, M. A. (1979). *La femme et le crime*. Montréal : Editions L'Univers.
- Broidy, L. et Agnew, R. (1997). Gender and crime : A general strain theory perspective, *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 34 (3), 275-305.
- Brezina, T. (1999). Teenage violence toward parents as an adaptation to family strain. Evidence from a national survey of male adolescents. *Youth and Society*, 30 (4), 416-444.
- Burton, V. S., Evans, T. D., Kethineni, S. R., Cullen, F. T., Dunaway, R. G., Payne, G. L. (1995). The impact of parental controls on delinquency. *Journal of Criminal Justice*, 23 (2) 111-126.
- Canter, R. J. (1982). Family correlates of male and female delinquency, *Criminology*, 20 (2), 149-167.
- Centre jeunesse de Montréal, Institut universitaire, Rapport 2002-2003, Consulté le 11 août 2004, www.centrejeunessedemontreal.qc.ca.
- Cernkovich, S. A. et Giordano, P. C. (1987). Family relationships and delinquency, *Criminology*, 25, 285-321.
- Chesney-Lind, M. et Sheldon, R. G. (1998). *Girls delinquency and juvenile justice*, 2^{ième} édition, Belmont, Californie : West / Wadsworth.

- Cloutier, R. (1996). *Psychologie de l'adolescence*. Montréal : Gaëtan Morin Éditeur.
- Cusson, M. (1990). *Croissance et décroissance du crime*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Cusson, M. (1998). *Criminologie actuelle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Daly, K. et Chesney-Lind, M. (1988). Feminism and criminology. *Justice Quarterly*, 5, 497-535.
- DeKeseredy, W. S. (2000). *Women, crime, and the criminal justice system*. Cincinnati : Anderson.
- Fagan, J. et Wexler, S. (1987). Family origins of violent delinquents. *Criminology*, 25, (3), 643-669.
- Farrington, D.P. (1998). Predictors, causes, and correlates of male youth violence. Dans Tonry, M. et Moore, M. H. (Edit). *Youth Violence*, 421-475, Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Farrington, D.P. (2002). Families and crime. Dans Wilson, J. Q. et Petersilia, J. (Edit). *Crime : Public policies for crime control*, 2^{ème} édition, 129-148, Oakland, California : Institute for Contemporary Studies Press.
- Farrington, D. P. Jolliffe, D., Loeber, R., Stouthamer-Loeber, M. et Kalb, M. L. (2001). The concentration of offenders in families, and family criminality in the prediction of boys' delinquency. *Journal of Adolescence*, 24 (5), 579-596.
- Farrington, D. P. et Painter, K. A. (2002). *Gender differences in offending : Implications for risk-focussed prevention*. Rapport du Home Office Research Study.
- Fréchette, M. et Le Blanc, M. (1987). *Délinquances et délinquants*. Boucherville : Gaëtan Morin Éditeur.
- Free, M. D. Jr. (1991). Clarifying the relationship between the broken home and juvenile delinquency : A critique of the current literature. *Deviant Behavior : an Interdisciplinary Journal*, 12, 109-167.
- Goddard, H. W, Goff, B. G., Melançon, M. V. et Huebner, A. J. (2000). Profiles of delinquency : A comparaison of delinquent behavioral groups. *Journal of Social Behavior and Personality*, 15 (1), 15-50.
- Gottfredson, M.R. et Hirschi, T. (1990). *A general theory of crime*. Stanford California : Stanford University Press.

- Haapasalo, J. et Pokela, E., (1999). Child-rearing and child abuse antecedents of criminality, *Aggression and Violent Behavior*, 4 (1), 107-127.
- Hagan, J. (1989). *Structural criminology*. New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Hagan, J., Gillis, A. R. et Simpson, J. (1985). The class structure of gender and delinquency: Toward a power-control theory of common delinquent behavior. *American Journal of Sociology*, 90, 1151-1178.
- Hamel, S., Cousineau, M. M., Léveillé, S., Vézina, M. et Tichit, L. (2004 à paraître). Analyse de la construction d'une innovation sociale : le cas de Jeunesse et gang de rue. *Nouvelles pratiques sociales*, 16 (2), XX.
- Heimer, K. (1996). Gender, interaction and delinquency : Testing a theory of differential social control, *Social Psychology Quarterly*, 59 (1), 39-61.
- Heimer, K. et De Coster, S. (1999). The gendering of violent delinquency. *Criminology*, 37 (2), 277-317.
- Henry, D.B., Tolan, P.H., Gorman-Smith, D. (2001). Longitudinal family and peer group effects on violence and nonviolent delinquency. *Journal of Clinical Child Psychology*, 30 (1), 172-186.
- Herrera, V. M. et McCloskey, L. A. (2001). Gender differences in the risk for delinquency among youth exposed to family violence, *Child Abuse and Neglect The International Journal*, 25, (8), 1037-1051.
- Hirschi, T. (1969). *Causes of delinquency*. University of California Press : Berkeley.
- Johnson, R. E. (1986). Family structure and delinquency : General patterns and gender differences, *Criminology*, 24 (1), 65-83.
- Johnson, R. A., Su, S. S., Gerstein, D. R., Shin, H. C. et Hoffman, J. P. (1995). Parental influences on deviant behavior in early adolescence : A logistic response analysis of age- and gender-differentiated effects. *Journal of Quantitative Criminology*, 11, (2), 167-193.
- Kempf, K. L. (1993). Hirschi's theory of social control : Is it fecund but not yet fertile? *Advances in Theoretical Criminology*, 4, 143-186.
- Lampron, A. (2003). *Vers une explication de l'écart entre les activités délinquantes des adolescents et des adolescents judiciairisés*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, Canada.
- Lanctôt, N. (1995). Caractéristiques personnelles, sociales et comportementales des adolescents en difficulté membres de bandes marginales. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Montréal, Canada.

- Lanctôt, N. (1999). Les perspectives théoriques sur la marginalité des adolescentes : Vers une intégration des connaissances. *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, 1, 31-54.
- Lanctôt, N. et Lamoureux, A. (2004). *Aggression Replacement Training : The description of the implementation process at Batshaw Youth and Family Center*. Rapport déposé pour les centres jeunesse Batshaw.
- Lanctôt, N. et Le Blanc, M. (2002). Explaining deviance by adolescent females, *Crime and Justice : A review of Research*, 29, 113-202.
- Larzelere, R. E. et Patterson, G. R. (1990). Parental management : Mediator of the effect of socioeconomic status on early delinquency. *Criminology*, 28 (2), 301-324.
- Lavoie, F., Hébert, M., Tremblay, R., Vitaro, F., Vézina, L., McDuff, P. (2002). History of family dysfunction and perpetration of dating violence by adolescent boys: A longitudinal study, *Journal of Adolescent Health*, 30, 375-383.
- Le Blanc, M. (1992a). Family dynamics, adolescent delinquency and adult criminality. *Psychiatry*, 55, 336-353.
- Le Blanc, M. (1992b). MASPAQ, Manuel sur les mesures de l'adaptation sociale et personnelle pour les adolescents québécois. Groupe de recherche sur l'inadaptation psycho-sociale à l'enfance, Montréal : Université de Montréal.
- Le Blanc, M. (1999). *La régulation familiale de la conduite délinquante des adolescents: Vers un paradigme de criminologie appliquée*, XIIIème Congrès international de recherche en criminologie juvénile, Liège, Belgique.
- Le Blanc, M. et Bouthiller, C. (2001). Formes de la régulation familiale et conduites déviantes chez les adolescents. *Revue de psychoéducation et d'orientation*, 30 (2), 329-348.
- Le Blanc, M., Dionne, J., Proulx, J., Grégoire, J. et Trudeau-Le Blanc, T. (1998a). *Intervenir autrement, Un modèle différentiel pour les adolescents en difficulté*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Le Blanc, M., McDuff, P., et Kaspy, N. (1998b). Family and early adolescent delinquency : A comprehensive sequential family control model. *Early Child Development and Care*, 142, 63-91.
- Leiber, M. J. et Wacker, M. E. E. (1997). A theoretical and empirical assessment of power-control theory and single-mother families. *Youth and Society*, 28 (3), 317-350.
- Loeber, R. et Stouthamer-Loeber, M. (1986). Family factors as correlates and predictors of juvenile conduct problems and delinquency. Dans Tonry M. et

- Morris, N. (Edit.), *Crime and Justice : An Annual Review of Research*, 7, 29-150. Chicago : The University of Chicago Press.
- Neapolitan, J., (1981). Parental influences on aggressive behavior : A social learning approach. *Adolescence*, 16 (64), 831-840.
- Maccoby, E. E. (1998). *The two cases. Growing up apart, coming together*. Cambridge, MA :Harvard University Press.
- Mears, D. P., Ploeger, M. et Warr, M. (1998). Explaining the gender gap in delinquency: Peer influence and moral evaluations of the behavior. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 35 (3), 251-266.
- Moffitt, T., Caspi, A., Rutter, M. et Silva, P. A. (2001). *Sex differences in antisocial behavior*. U.K. : Cambridge University Press.
- Normand, C. L., Vitaro, F. et Charlebois, P. (2000). Comment améliorer la participation et réduire l'attrition des participants aux programmes de prévention? Dans Vitaro, F. et Gagnon, C. (Édit), *Prévention des problèmes d'adaptation chez les enfants et les adolescents*, Tome I, 101-140. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Odgers, C. L. et Moretti, M. M. (2002). Aggressive and antisocial girls : Research update and challenges. *International Journal of Forensic Mental Health*, 1 (2), 103-119.
- Patterson, G. R., Reid, J. B. et Dishion, T. J. (1992). *Antisocial boys*. Eugene (O.R.) : Castalia.
- Pepler, D. J. et Sdighdeilami, F. (1998). *L'agressivité chez les filles au Canada : faut-il y voir un sujet de préoccupation?* Direction générale de la recherche appliquée Canada. Rapport W-98-30F.
- Rankin, J. H. et Wells, L. E. (1990). The effect of parental attachments and direct controls on delinquency. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 27,(2), 140-165.
- Reno, J., Marcus, D., Leary, M.L. et Wilson, J.J. (2001). Youth gang programs and strategies. Office of juvenile justice and delinquency prevention, 1-69.
- Reese, L. E., Vera, M. E., Simon, T. R., et Ikeda, R. M. (2000). The role of families and care givers as risk and protective factors in preventing youth violence. *Clinical Child and Family Psychology Review*, 3,(1), 61-77.
- Rosenbaum, J. L. (1989). Family dysfunction and female delinquency. *Crime and Delinquency*, 35 (1), 31-44.
- Santé Canada. (1995). *La relation parents-adolescents : Comment les parents peuvent-ils en tirer le meilleur parti?* Réalisé par le Centre national

d'information sur la violence dans la famille. Gouvernement du Canada.

- Scaramella, L. V., Conger, R. D. et Simons, R. L. (1999). Parental protective influences and gender-specific increases in adolescent internalizing and externalizing problems. *Journal of Research on Adolescence*, 9, (2), 111-141.
- Seydlitz, R. (1991). The effects of age and gender on parental control and delinquency. *Youth and Society*, 23 (2), 175-201.
- Simon, R. L, Chao, W., Conger, R. D et Elder, G. H. (2001). Quality of parenting as mediator of the effect of childhood deviance on adolescent friendship choices and delinquency : A growth curve analysis. *Journal of marriage and family*, 63 (1), 63-79.
- Smith, C. A. et Stern, S. B. (1997). Delinquency and antisocial behavior : A review of family processes an intervention research. *Social Service Review*, 71, 382-420.
- Smith, C. A. et Thornberry, T. P. (1995). The relationship between childhood maltreatment and adolescent involvement in delinquency. *Criminology*, 33, (4), 451-481.
- Sokol-Katz, J., Dunham, R. et Zimmerman, R. (1997). Family structure versus parental attachment in controlling adolescent behavior : A social control model. *Adolescence*, 32, (125), 199-215.
- Stouthamer-Loeber, M. et Loeber, R. (1988). The use of prediction data in understanding delinquency. *Behavioral Sciences and the Law*, 6 (3), 333-354.
- Strauss, M. A. (1991). Discipline and deviance: Physical punishment of children and violence and other crime in adulthood, *Social-Problems*, 38,(2), 133-154.
- Taylor, J., Iacono, W. G. et McGue, M. (2000). Evidence for a genetic etiology of early-onset delinquency. *Journal of Abnormal Psychology*, 109, (4), 634-643.
- Thornberry, T. P., Smith, C. A, Rivera, C., Huizinga, D. et Stouthamer-Loeber, M. (1999). Family disruption and delinquency. *Office of Juvenile and Delinquency Prevention*, 1-5.
- Widom, C. S. (1989). The cycle of violence. *Science*, 244, 160-166.
- Xiaoming, L. Feigelman, S. et Stanton, B. (2000) Perceived parental monitoring and health risk behaviors among urban low-income african-american children and adolescents. *Journal of Adolescents Health*, 27, 43-48.

